N° 321 – décembre 2023 – 2,80 €

Journal local réalisé par et pour les habitants du 18e

LE 18E DU MOIS

UNE CENTAINE D'ENFANTS À LA RUE

► P. 2

Thierry Maubert - DR

INITIATION À LA CRÉATION MUSICALE

LES FILLES AUX MANETTES

► P.14

MORAD – SCRED CONNEXION

UNE VOIX DU RAP S'ÉTEINT

► P.13

Elsa Noyons raconte la Goutte d'Or en cartes ► P.13

VIVE LES SÉNIORS

DES RENCONTRES POUR GARDER LA FORME ► P.6

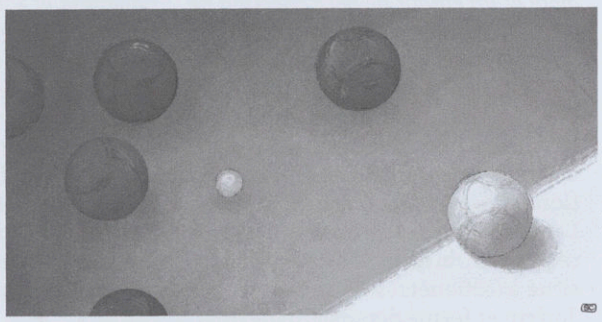


Illustration Stéphanie Clément

ATTRIBUTION DU TERRAIN DU CLAP

Une pluie de recours

► P. 10

MARCHÉS DE NOËL

OFFREZ LOCAL !

► P. 19

04-12-23 BNF DLP 044

ENFANTS SANS TOIT

LE LYCÉE VALADON BIENTÔT RÉQUISITIONNÉ

Alors que le nombre d'enfants sans domicile dans l'arrondissement ne cesse d'augmenter, poussant certains établissements scolaires à les héberger, le collectif Une École Un Toit a obtenu, avec l'aide des élus, la réquisition du lycée Suzanne Valadon.

Thierry Nectoux

Lundi 20 novembre, alors que la nuit tombe, une centaine de personnes sont réunies devant la mairie, à l'appel du collectif de parents et d'habitants du 18e, Une École Un Toit. En cette fin de Journée internationale des droits de l'enfant, des tentes ont été disposées au pied du kiosque de la place Jules Joffrin, ainsi qu'une ribambelle de banderoles et un petit barnum improvisé. Dessous, Sarah Vezzoli, membre du collectif, prend la parole. « *Entre 60 et 78 enfants dormiraient à la rue dans notre arrondissement. Cette réalité, je l'ai apprise complètement par hasard il y a un an, au détour d'un conseil d'école,* explique cette mère de famille et habitante du 18e. *Jamais je n'aurais pu imaginer que mes enfants et vos enfants pouvaient grandir, apprendre, jouer avec des camarades de classe qui dorment dans des cartons, des bus de nuit, des urgences ou des gares, au regard de tout le monde.* »

« À peine une famille quitte l'école, une autre arrive »

Une prise de parole qui donne le ton de ce rassemblement et qui est accentuée par celle de Laurent Ribon, directeur de l'école maternelle Richomme. « *Comment rester de marbre devant un enfant qui hurle en arrivant à l'école car il n'a plus de domicile et qu'il veut retourner à l'hôtel, qu'il considère comme sa vraie maison ? Comment laisser une mère et un enfant de petite section ne pas pouvoir manger chaud, se laver, se reposer pleinement ?* » Deux questions qui semblent adressées à l'État, dont l'hébergement d'urgence est la compétence. Alors, en attendant d'avoir des réponses concrètes et des solutions d'hébergement plus décentes, Laurent Ribon réclame à son tour la réquisition du lycée Suzanne Valadon, situé à 200 mètres de la place Jules Joffrin et fermé depuis juin dernier. Ça tombe bien, une demande a été adressée quelques jours plus tôt à la préfecture de région par le maire (PS) du 18e, Éric Lejoindre, et le premier adjoint à la maire de Paris (PS), Emmanuel Grégoire. Alors que la pluie a déjà pointé le bout de son nez et que l'hiver approche, le nombre d'enfants dormant à la rue dans l'arrondissement est alarmant, et ne cesse de croître depuis plusieurs mois. On dénombre au moins 37 familles et 74 enfants sans toit, un minimum de 150 élèves dans des situations de grande précarité de logement, et sept écoles occupées sur tout le territoire. Parmi elles, la maternelle Richomme, située à la Goutte d'Or. « *Cette année, on a une maman et son fils qui se sont retrouvés à la rue au début de l'été,* confie Laurent Ribon. *Mais l'année dernière, on a déjà eu ce cas avec une maman et ses deux enfants.* » Une situation désespérante pour lui, comme pour son collègue Maxime Tesnière, directeur de l'école élémentaire du même nom. « *À peine une famille quitte l'école, une autre arrive,* s'exaspère-t-il. *On a eu la chance d'avoir une famille avec un bébé qui a enfin trouvé un logement, mais elle est bientôt remplacée par une autre famille qui va venir dormir dans notre école à partir de la semaine prochaine.* »

Le cas de Richomme est hélas loin d'être isolé dans le 18e. Une École Un Toit aide actuellement une quarantaine de familles et presque le double d'enfants scolarisés dans l'arrondissement. Créé il y a un an sous la houlette de l'association Jamais sans toit, le collectif a pour objectif d'apporter une aide en matière d'hébergement, bien sûr, mais aussi matériellement, via des chaînes de solidarité entre parents et habitants, et administrativement. « *Au-delà de l'hébergement, on est beaucoup en demande de temps pour aider les familles, dans leurs démarches administratives,* nous expliquait Sarah Vezzoli en amont du rassemblement public place Jules Joffrin. *Ça peut être : trouver une assistante sociale, aller au Centre d'action sociale de la Ville de Paris, s'occuper des tarifs de la cantine, faire les démarches Navigo ou amener les enfants à l'école.* »

Dépassement de fonction et incurie étatique

De l'aide, le collectif Une École Un Toit en reçoit énormément de la part des parents d'élèves, des habitants, mais aussi des élus souligne Sarah Vezzoli. Parmi eux, Éric Lejoindre et Emmanuel Grégoire sont de la partie, tout comme le sénateur (PCF) Ian Brossat, et la sénatrice (PS) Colombe Brossel. Ils ont tous fait le déplacement pour apporter leur soutien au collectif et aux familles. Et pour réclamer une chose : que l'État assume ses responsabilités. « *Je remercie le chef de la circonscription des affaires scolaires et de la petite enfance qui passe sa journée à donner des coups de téléphone pour trouver des matelas, des micro-ondes ou des clés, pour savoir quel gardien sera là ce week-end ou qui pourra faire le ménage le matin pour s'assurer que les enfants ne soient pas stigmatisés parce qu'ils dorment à l'école,* explique Éric Lejoindre, micro à la main. *C'est un travail exceptionnel et indispensable, mais un travail qui n'est pas le leur et qui ne doit pas l'être.* » Même son de cloche pour les membres du collectif Une École Un toit et les directeurs d'établissement des écoles concernées, lesquels remplissent un rôle qui ne devrait pas leur être dévolu. « *Ce n'est absolument pas normal qu'un collectif de citoyens, qui n'a strictement aucune compétence en matière de sans-abrisme, prenne le relais de l'incurie étatique* », s'agace Sarah Vezzoli.

Pourtant, c'est bien ce qu'il se passe à Paris et dans le reste du pays où en octobre, près de 3 000 enfants ont dormi dans la rue selon l'Unicef, soit une hausse de 42 % par rapport au mois de septembre. Des chiffres hallucinants qui n'ont visiblement pas effrayé l'Assemblée nationale. Le 9 novembre, cette dernière a adopté l'ensemble du projet de loi de finances 2024, après recours à un énième 49.3, effaçant au passage les amendements qui visaient à créer entre 6 000 et 10 000 places d'hébergement d'urgence supplémentaires. Une grossière erreur quand on sait que le 115 est saturé.

À la place, les familles de l'arrondissement seront hébergées dans le lycée Suzanne Valadon. D'abord refusée par la région d'après un article de *20 Minutes*, la réquisition de l'établissement a finalement été validée par Valérie Pécresse, à la suite d'un échange avec le député (REV) Aymeric Caron. La présidente de région aurait même accepté que deux autres lycées vides du nord de Paris soient consacrés à « *accueillir la nuit et le plus vite possible, les familles à la rue* ». Un moindre mal au regard de la situation actuelle. ●

MAXIME RENAUDET

PARIS-BRUXELLES, RIEN N'ARRÊTE LES LIVREURS !

Ils ont pédalé (sous la pluie !) pendant 400 km pour porter leurs revendications jusqu'à Bruxelles où est discutée une directive européenne sur les droits des travailleurs des plateformes.

Jeanne Franck

Partis à cinq de la Maison des coursiers du boulevard Barbès le dimanche 5 novembre pour cette « Grande livraison », ils sont arrivés à huit (Anglais, Autrichien, Belge, Espagnol, Français, Italien), le mercredi suivant au siège de la Commission où ils ont rencontré le commissaire européen à l'emploi et aux affaires sociales.

L'enjeu est de taille : inscrire dans le texte (lire encadré ci-desous) une présomption de salariat pour tous les coursiers, actuellement considérés comme indépendants, alors qu'ils sont « *dans une dépendance économique totale vis-à-vis des plateformes* » insiste Jérémy qui travaille à Bordeaux. Tous dénoncent « *des courses de plus en plus longues pour des revenus de plus en plus faibles, sans droit, sans statut, sans protection* » selon le communiqué de presse.

Présente avec des élus et syndicalistes avant le grand départ, Leïla Chaibi, eurodéputée (LFI) qui négocie au nom du Groupe de la gauche cible « *l'énorme influence des lobbies, au risque d'aboutir à un texte dans l'intérêt des plateformes.* » La mobilisation est importante car « *tout le salariat est concerné, les entreprises devront se soumettre aux règles mises en place* ». Pour Laurent Dégousée, représentant du syndicat Sud commerces, « *c'est la première manche d'une bataille essentielle : le droit du travail pour trente ans* » car beaucoup d'autres professions sont visées (guides touristiques, professeurs de sport, etc) et il relève que « *les deux-tiers des livreurs sont sans-papiers, donc doublement exploités* ».

Pour Etienne Deschamps, représentant du syndicat CNT-Solidarité ouvrière, la situation des livreurs est un « *laboratoire pour déréglementer toutes les professions, en particulier dans la santé, comme les aides de vie dans les Ehpad* ». « *Il faut être unis contre le Cheval de Troie hyper-agressif de l'ubérisation* » insiste Barbara Gomes, conseillère de Paris (PC) et déléguée auprès du maire du 18e. Elle annonce que Ian Brossat, nouveau sénateur (PC) également présent, a déposé un amendement à la loi immigration actuellement en discussion, demandant la régularisation des livreurs sans-papiers.

Un concert de sifflets contrarié par la pluie, a donné le départ de la Grande Livraison, devant le 70 du boulevard Barbès... ●

ANNIE KATZ

Occupation de l'Arena : Bouygues fait de la résistance

Après l'occupation du 17 octobre, le constructeur empêche le retour sur le chantier des travailleurs sans-papiers.

Bouygues ne veut pas appliquer les accords signés avec trois de ses sous-traitants. Le mois dernier une douzaine de travailleurs sans-papiers, accompagnés de nombreux soutiens, ont fait grève et occupé le site de l'Arena en construction à la porte de La Chapelle *(lire notre n° 320)*. Un mouvement qui s'était achevé par la signature d'accords permettant de lever le piquet de grève, de relancer le travail et surtout d'enclencher avec les employeurs les démarches nécessaires pour la régularisation des travailleurs.
Les accords signés pour mettre fin à la grève prévoient, en application de la circulaire Valls de 2012, le maintien des salariés concernés dans leur emploi, pendant le temps de l'instruction de leur demande par les préfectures. Ils ont été signés en présence et sous le contrôle (actif !) de représentants de Bouygues, de Solideo (Société de livraison des ouvrages olympiques) et de la Mairie de Paris. Or aujourd'hui, Bouygues interdit à ces salariés sans papiers l'accès de ses chantiers et Solideo prétend que la circulaire Valls (qui précise les conditions de régularisation pour les étrangers sans papiers qui travaillent) ne la concerne pas ! La CNT-Solidarité ouvrière et les collectifs qui soutiennent les travailleurs sans-papiers, ont déjà identifié de nombreux autres salariés dans la même situation, employés sur les chantiers des Jeux olympiques et paralympiques ou du Grand Paris Express et qui doivent déposer leurs dossiers. Tous annoncent de nouvelles actions pour ces travailleurs, dont certains ont une activité de plus de dix ans en France. ●

A.K.

DES RÈGLES PROTECTRICES

La proposition de directive de la Commission européenne, présentée le 2 décembre 2021, a entre autres pour objectif, de permettre aux travailleurs des plateformes de bénéficier d'un statut correspondant à leur situation professionnelle effective. Elle implique que les autorités nationales appliquent une présomption de salariat pour les travailleurs, dès lors que deux critères sur cinq préalablement définis, sont remplis. Parmi ceux proposés par la Commission : « *la rémunération est déterminée par les plateformes* », « *le travail est supervisé par voie électronique* », « *les horaires de travail sont peu flexibles* », ou encore « *des règles de conduite avec les clients sont imposées* ». A l'inverse de la situation actuelle, les plateformes auraient à démontrer, le cas échéant, que le travailleur est indépendant.
Des normes européennes seraient ainsi fixées pour uniformiser des réglementations disparates au sein des Vingt-sept. La requalification en salariés pourrait ainsi concerner 5,5 millions des 28 millions de travailleurs de plateformes en Europe (chauffeurs de taxi, travailleurs domestiques, livreurs de repas, etc), selon la Commission européenne.
Pour cette dernière étape (le « trilogue »), le Parlement discute avec le Conseil, sous l'égide de la Commission. ● A.K.

D Fol Jo 32713

DES « OASIS » EN VILLE POUR LES ENFANTS

La ville s'apparente souvent à un danger pour l'enfant, dense, inhumain, pollué…L'école doit devenir ce lieu du bien commun, où il fait bon vivre, respirer, socialiser. C'est tout le propos du dispositif des cours Oasis.

Thierry Nectoux x2

A l'école maternelle Flocon, la directrice, Emilie Sobieski, se réjouit du réaménagement de sa cour : « *L'école a été ravie de travailler avec la paysagiste pour les ateliers auprès des enfants, pour la conception du dessin. Les élèves ont fait des maquettes, c'était très enrichissant. Dans le coin jardin potager, nous avons monté un projet avec l'association Veni Verdi, pour du jardinage deux à trois fois par semaine. Toutes les classes veulent maintenant aller au potager et y travaillent.* »

Dix établissements concernés

Actuellement, dans le 18e, 8 cours d'école sont ainsi réaménagées (Foyatier, Maurice Genevoix, Guadeloupe, Tchaikovski, Charles Hermitte (2) , Evangile, Ferdinand Flocon) et 2 cours de collège, Gérard Philippe et Marie Curie. Le projet concerne les établissements que gère la Ville de Paris, maternelles, élémentaires et collèges, ces bonnes vieilles cours dans lesquelles on se rappe les genoux, dont l'exigüité est souvent source de conflits, où survit parfois péniblement un pauvre arbre et où s'en donnent à cœur joie les amateurs de foot, qui occupent une grande partie de l'espace…

La réflexion est menée depuis une dizaine d'années à l'échelle de l'Europe et les cours d'école ont beaucoup évolué. Tout a commencé avec l'installation de bancs (où les enfants pouvaient venir se reposer, mais aussi, suivant une règle mise en place, exprimer un mal être visible par leurs comparses), l'accès aux sanitaires, l'accessibilité pour les PMR (personnes à mobilité réduite).

« *Les cours Oasis sont pensées pour le bien-être, le bien-vivre des élèves et, par extension, de la communauté éducative* », précise Carine Rolland, adjointe (PS) aux affaires scolaires auprès du maire du 18e. Mais chaque projet a besoin, pour aboutir, d'être porté par l'équipe éducative dans son ensemble, enseignants, professeurs de la Ville de Paris, animateurs en péri-scolaire. Carine Rolland s'en explique : « *C'est un lieu où l'on pense la mixité des usages : on débitume, on végétalise lorsque c'est possible, on prévoit des mobiliers adaptés et on permet la tenue d'activités variées dans la cour. C'est donc aussi l'occasion de diversifier les pratiques dans un espace qui est commun.* »

Elèves et adultes mis à contribution

Les transformations sont proposées en priorité dans les cours qui ont besoin d'être refaites et dont l'équipe accepte d'entrer dans la démarche, qui fait l'objet d'une concertation en lien avec le Conseil d'architecture d'urbanisme et de l'environnement (CAUE). Elèves et adultes sont mis à contribution pour imaginer le nouvel espace, spécifique à chaque établissement. Côté budget, l'investissement oscille entre 300 et 600 euros /m2. Il peut être réduit en valorisant l'existant, en privilégiant des aménagements simples avec des matériaux de réemploi ou en développant les démarches participatives.

Le modèle évolue bien sûr grâce à son utilisation, comme l'explique Amélie Bertholet-Yengo, chargée de mission des affaires scolaires et de la petite enfance à la Mairie du 18e : « *C'est un processus, un aller-retour entre la ville et l'établissement. Ce sont de nouveaux usages, de nouveaux rapports à un environnement moins aseptisé et qui nécessitent des améliorations ; par exemple, à Tchaikovski, la directrice a demandé des petites bottes pour continuer à utiliser les espaces en pleine-terre les jours de pluie ; à Ferdinand Flocon, des pelles et des balais ont été fournis pour les copeaux.* » Les travaux ont bien sûr lieu pendant le temps des vacances et cet été, trois des écoles ont été transformées, un record à Paris.

Alors on peut se poser des questions: pourquoi avoir choisi la cour de l'école Foyatier, si petite que déjà les activités d'extérieur étaient problématiques et où l'espace dévolu aux jeux s'est réduit de facto ? Quid des écoles où la cour sert aux activités sportives ? Mais le projet est globalement une amélioration de la qualité de vie de tous.

Outre un îlot de fraîcheur dû à la végétalisation, l'approche de la nature en ville, des relations différentes entre les enfants, ces cours offrent aux élèves une capacité d'autonomie et d'invention plus grande, comme en témoigne toujours Emilie Sobieski : « *C'est très agréable de voir les interactions entre les enfants dans l'espace cuisine, qui se donnent des rôles, organisent des anniversaires… On note moins de petits conflits, de petits incidents pendant la récréation. A la rentrée de petite section, il y a toujours eu des grappes d'enfants accrochés autour des maîtresses pendant au moins une semaine. Cette année, les enfants sont immédiatement partis jouer et explorer la cour.* » ●

DOMINIQUE BOUTEL

LA BIBLIOTHÈQUE, UN RENDEZ-VOUS POUR TOUS

Dans leur enceinte ou hors les murs, les cinq bibliothèques du 18e déploient une large palette d'actions et de services à l'intention des publics éloignés.

Les bibliothèques municipales restent les rares établissements, publics ou privés, dans lesquels il est possible d'entrer sans rien demander. Il est possible de s'installer dans un fauteuil, lire le journal ou un livre, se mettre au chaud, recharger son téléphone ou se reposer un moment. Tout cela sans s'inscrire, ni sortir son porte-monnaie. À Paris, ce n'est plus la peine non plus de justifier de son domicile pour emprunter gratuitement livres ou revues, une pièce d'identité suffit. « *Cela relève tout simplement de la tradition hospitalière des bibliothèques* », rappelle Ramatoulaye Fofana-Sevestre, directrice de la bibliothèque Robert Sabatier. Pourtant, il ne suffit pas d'ouvrir les portes pour que chacun ose les franchir et se sente légitime d'y circuler, de demander un renseignement ou d'utiliser Internet. Aussi, chacune des cinq bibliothèques de l'arrondissement met en place des actions et des services à l'intention de ceux que le jargon du métier nomme « *les publics éloignés* ». Éloignés parce qu'ils ne parlent pas le français, ne savent pas ou peu lire, (sur)vivent dans des conditions difficiles, souffrent d'isolement et ne sont, le plus souvent, jamais entrés dans une bibliothèque. Pour y remédier, les bibliothèques du 18e s'appuient sur des partenariats, tissés parfois de longue date, avec des associations de quartier, des services publics, des organismes ou des travailleurs sociaux de proximité. Elles s'appuient également sur l'investissement de leurs équipes, qui ont à cœur de faire de la bibliothèque un lieu ouvert et accueillant, où chacun peut trouver sa place.

Clément Dorval/Ville de Paris

Des lieux qui favorisent la parole et le lien

Fait rare, toutes les bibliothèques de l'arrondissement proposent des ateliers de conversation, gratuits et sans inscription, pour les personnes allophones en apprentissage du français. Chaque semaine, elles sont entre 10 et 15 à venir échanger sur leur quotidien ou sur un thème lancé par le bibliothécaire qui anime la séance. Car « *il ne s'agit pas de donner un cours, mais plutôt d'offrir les conditions pour favoriser la parole et le lien, et pour cela le thé et les gâteaux sont indispensables* », sourit Pascal Ferry, directeur de la bibliothèque Václav Havel, où les réfugiés et demandeurs d'asile, entre autres, sont nombreux à participer. Ce peut être aussi un accompagnement personnalisé dans l'utilisation des outils numériques ou encore un atelier de lecture, des cours de français langue étrangère dispensés par des bénévoles, ou une permanence d'un conseiller juridique ou d'un juriste (de l'association Droits d'urgence), d'une assistante sociale voire d'un écrivain public, comme à la bibliothèque de la Goutte d'Or, où plus de 200 rendez-vous ont été assurés sur le premier semestre 2023.

Aller vers de nouveaux lecteurs...

Les idées ne manquent pas et il y en a pour tout le monde, y compris les jeunes. « *Il y a une quarantaine d'hôtels et centres d'hébergement d'urgence dans l'arrondissement*, explique Nicolas Almimoff, directeur de la bibliothèque Jacqueline de Romilly. *Les chambres étant exiguës, la bibliothèque devient un lieu refuge pour les enfants et les adolescents, que ce soit pour se détendre ou faire leurs devoirs.* »

Les bibliothécaires portent donc à l'égard des jeunes une attention particulière, leur proposant des lectures individualisées, des activités manuelles, des jeux de société et même des sessions jeux vidéo. Ils les invitent aussi à s'engager dans des projets culturels, tel ce stage de réalisation de podcast – Les petits reporters des sciences – pendant les vacances de la Toussaint, auquel ont participé, entre autres, des enfants du centre d'hébergement Hermel, avec les bibliothèques Sabatier et Romilly. Ces types de projets sont conduits avec les travailleurs sociaux du Samu social qui mobilisent les familles et participent au montage du dispositif avec les bibliothèques, le centre Paris' Anim Binet et les autres partenaires. L'offre à destination des adultes n'est pas en reste, qu'ils soient logés ou non en centre d'hébergement d'urgence. Elle se développe avec l'appui actif des services sociaux ou des associations de proximité avec lesquels les liens se consolident au fil des années.

...Y compris en se déplaçant

Ces liens permettent d'organiser ensemble des propositions simples et à court terme, et d'autres plus ambitieuses. Ainsi, à la bibliothèque Robert Sabatier, un groupe de mères isolées de la halte de nuit pour femmes à la rue est venu utiliser les machines à coudre du fablab, d'abord pour elles, avant de se lancer, au printemps dernier, dans un projet collectif de réalisation de sacs pour l'exposition consacrée à l'artiste Jeanne Malivel, à la bibliothèque Forney.

Si les bibliothécaires accueillent dans leurs murs, ils se rendent également très souvent dans les lieux de vie ou de passage de personnes qui ne fréquentent peu ou pas les bibliothèques. Ce peut être les salles d'attente des centres de Protection maternelle infantile (pour faire découvrir aux parents l'intérêt de montrer des livres aux enfants dès le plus jeune âge), les lieux d'accueil pour personnes âgées pour des lectures à voix haute ou d'autres structures comme l'hôpital de jour La Pomme et le Centre intersectoriel d'accueil pour adolescents, rue Simplon. Ainsi, pour l'ensemble des équipes des bibliothèques de l'arrondissement, il importe autant de faire venir que d'aller vers tous ces publics éloignés du livre et de la lecture, quelle qu'en soit la raison. Pour Benoit Sudreau, responsable de la bibliothèque Maurice Genevoix, « *ce travail de fond mené au jour le jour finit par payer, car les personnes reviennent à la bibliothèque aussi pour emprunter des livres* ». ● VÉRONIQUE SOULÉ

Les bibliothèques du 18e arrondissement : Goutte d'Or : 2-4 rue de Fleury, Jacqueline de Romilly : 16 avenue de la Porte de Montmartre, Maurice Genevoix : 19 rue Tristan Tzara Robert Sabatier : 29 rue Hermel, Vaclav Havel : 26 esplanade Nathalie Sarraute.

AGENDA

CONSEIL D'ARRONDISSEMENT

LE 4 DECEMBRE
En mairie à 18 h 30.

JUSQU'AU 19 DECEMBRE
Boîtes solidaires
La Fabrique de la Solidarité poursuit la récolte des boîtes de Noël. On décore et on dépose en mairie une boîte de friandises et autres petits cadeaux.

LES 2 ET 16 DECEMBRE
Samedi à Quartier libre
Le restaurant des 4C ouvre deux samedis par mois de 12 h à 14 h en plus des mercredis, jeudis et vendredis midis. Toujours pour 6 à 8 € le plat, 10 à 12 € le menu entrée-plat-dessert. Quartier libre, 9 rue de la Charbonnière.

SAMEDI 2 DECEMBRE
Exil
Table ronde avec trois auteurs soudanais qui ont écrit sur l'exil, Ghalib Tayfu Alshaib, Hassan Yassin et Atif Elhaj à 20 h 30, bibliothèque Vaclav Havel, 26 esplanade Nathalie Sarraute.

DIMANCHE 3 DECEMBRE
Handicap
Forum et rencontres avec des élus, concert et goûter au FGO Barbara, 1 rue de Fleury, de 14 h 30 à 17 h 30.

Alsace
Rencontre avec Floriane Dumen, auteur de Hop là, sur la cuisine alsacienne, de 16 h à 18 h 30, librairie La Régulière, 43 rue Myrha.

DU 3 DECEMBRE AU 21 JANVIER
Sacha Guitry
Cycle sur ce cinéaste animé par Fabienne Duszynski. Le 3 : *Faisons un rêve*, le 10 : *Ils étaient neuf copains* et le 17 : *Donne moi tes yeux*. Chaque fois à 10 h 45 au Louxor, 170 boulevard Magenta.

MARDI 5 DECEMBRE
Cross
Réunion sur la re-création du cross de la Goutte d'Or à 10 h à la salle Saint-Bruno, 9 rue Saint- Bruno. Pour participer : contact@homesweetmomes.paris

Past lives
Rencontre avec la réalisatrice Celine Song autour du film sus nommé au Louxor, 170 boulevard Magenta, à 19 h 45.

MERCREDI 6 DECEMBRE
Identités
Atelier ludique avec Nita Chaudhuri à 10 h à l'espace Canopy, 19 rue Pajol.

UN NOUVEL HÔPITAL EN 2028 ?

La saga judiciaire autour de l'hôpital Grand Paris Nord se poursuit : l'utilité publique est reconnue... sous réserve.

L'arrêt rendu par la Cour administrative d'appel (CAA) de Paris le 24 octobre 2023 reconnaît l'utilité publique du projet de campus hospitalo-universitaire Grand Paris Nord (CHUGPN), fruit de la fusion entre les hôpitaux Bichat et Beaujon, mise en cause par le tribunal administratif de Montreuil le 10 juillet dernier *(lire notre n° 318)*.

Le juge avait annulé la déclaration d'utilité publique prise le 14 mars 2022 par le préfet de Seine-Saint-Denis, considérant *« que l'opération conduisait à une diminution non compensée de l'offre de soins dans un territoire souffrant déjà d'importantes inégalités de santé et d'un accès à la médecine libérale inférieur à la moyenne nationale »*. Cette décision confirmait l'argument des requérants : Sud Santé Solidaires, la CGT, les collectifs Inter-hôpitaux et Inter-urgences et des riverains.

Maintien de l'offre de soins

Le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche ainsi que l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris ont fait appel. Ils viennent d'obtenir largement gain de cause puisque la CAA déclare que le *« redimensionnement des capacités d'hospitalisation conventionnelle décidé en septembre 2020 pour tirer les conséquences de la crise sanitaire liée à la Covid-19 »*, permettra de disposer d'un nombre de lits d'hospitalisation au moins équivalent à la capacité antérieurement offerte par Bichat et Beaujon. Quant au secteur ambulatoire, le nombre de places y sera supérieur. Elle ajoute que si *« le dimensionnement capacitaire du projet se révèle insuffisant en termes d'offre de soins... cette circonstance, bien que susceptible de réduire l'intérêt du projet, ne serait pas de nature, au regard de ses inconvénients, à lui faire perdre son caractère d'utilité publique »*.

L'AP-HP se félicite de cette décision. Et de la confirmation par la Cour, *« comme elle l'avait mis en avant... qu'il n'appartient pas au juge administratif d'apprécier l'opportunité du projet de réalisation du CHUGPN au regard d'autres projets possibles, non plus que d'apprécier le dimensionnement exact de chacune des activités de soins »*. Et d'ajouter : *« L'AP-HP avait pleinement démontré que le projet de Grand Hôpital Nord n'avait en rien pour effet de réduire l'offre de soins sur le territoire mais, au contraire, de garantir la prise en charge d'un nombre plus important de patients et dans de bien meilleures conditions que dans les bâtiments vétustes et obsolètes des deux sites actuels. »*

Une décision provisoire

En revanche, l'arrêt confirme l'existence d'une irrégularité de procédure : l'absence dans le dossier d'enquête publique de 2021, d'éléments recueillant les observations de la population afin de permettre d'évaluer l'intérêt socio-économique du volet hospitalier du projet.

La Cour donne six mois à l'AP-HP et à l'Etat pour organiser une nouvelle consultation et présenter un dossier complet, avant de rendre un arrêt définitif sur le projet. Dans l'attente de cette régularisation, le juge prononce le sursis à exécution du jugement initial, pour ne pas retarder les procédures d'urbanisme nécessaires au campus.

On s'interroge : à quoi sert une nouvelle enquête publique alors que les travaux vont se poursuivre ? Et le projet sera-t-il revu, le cas échéant, pour tenir compte des conclusions de cette consultation ? ●

DOMINIQUE GAUCHER

Pour lire la décision de la CAA de Paris : paris.cour-administrative-appel.fr/decisions-de-justice/dernieres-decisions/

UNE INITIATIVE POUR VIEILLIR EN BONNE SANTÉ DANS LE 18E

En 2030, pour la première fois, les plus de 65 ans seront plus nombreux que les moins de 15 ans. Pour Isabelle Chicot, qui a créé les Cafés santé seniors, il est indispensable de les aider à bien vivre cette période de la vie.

Les Cafés santé seniors, c'est désormais tous les mois au restaurant La Terrasse. En novembre on y parlait d'activité physique. En décembre les médicaments et la question de la surmédication seront abordés. L'initiative émane d'Isabelle Chicot : *« Parce que je suis sénior et qu'on le devient tous. »*. Cette journaliste et membre du Conseil local des ainé.e.s du 18e (créé par la Mairie en mai 2023) a d'abord fondé l'association Vive les seniors, dont l'outil principal est un site internet qui foisonne de conseils santé (sur l'alimentation, le cancer, la canicule, le surpoids...), d'entretiens avec des médecins spécialistes qu'elle rédige elle-même pour *« prévenir, détecter, pallier les troubles et les douleurs physiques et psychiques liés au vieillissement »*. Mais comme la moitié des plus de 75 ans ne sont pas familiarisés avec cet outil, Isabelle Chico a conçu les Cafés santé seniors, plus conviviaux et accessibles à tous.

Eviter les chutes

Lors de leur deuxième édition, une quarantaine de personnes s'étaient réunies pour écouter et discuter avec l'invitée du mois : Jacqueline Ortiz, éducatrice sportive et fondatrice de l'association Amunanti. Après avoir rappelé d'emblée la définition de la santé selon l'OMS, *« un état de complet bien-être physique, mental et social, pas seulement une absence de maladie ou d'infirmité»*, elle a notamment fait la différence entre les activités physiques quotidiennes (le ménage, les courses...) et les activités sportives *« quand vous allez suer »*. Elle a également introduit le mot barbare « proprioception ». Soit la perception consciente des mouvements des différentes parties du corps qui permet d'améliorer l'équilibre et la motricité. Quand on sait que les chutes sont la première cause de mortalité accidentelle des personnes âgées et que près de 10 000 personnes de 65 ans et plus en décèdent, on comprend l'importance de travailler cette proprioception.

Des seniors en demande

L'interactivité est vivement encouragée et les personnes présentes ne manquent pas d'intervenir, qui pour déplorer *« les nuisances sonores à Paris qui impactent le sommeil »*, qui pour souligner que *« les horaires des salles et des piscines ne sont pas adaptés aux seniors »*. Mariette rapporte même qu'elle fait du brain-ball (la « gym du cerveau ») avec son petit-fils sans le savoir et un homme déplore que *« rien n'est fait pour les seniors »*. Dans le 18e, les lieux, qu'énumère Jacqueline (la Mairie, les Centres d'action sociale, les cinq clubs seniors, les maisons, sport-santé, les associations...), où *« aller chercher les activités et qui permettent de lever les freins géographique, économique, à la pratique »* sont pourtant nombreux pour trouver l'activité qui conviendra à chacun et chacune pour rester en forme et continuer à avoir une vie sociale. La séance se termine joyeusement en musique par une séance de zumba gold assis où, Jacqueline le rappelle, *« on a le droit de se tromper et de rire »*.

L'initiative est subventionnée par la Mairie de Paris et financée par quelques sponsors. Dix autres Cafés santé seniors sont prévus dans le 18e, tous à La Terrasse. ●

SYLVIE CHATELIN

Prochain Café santé séniorq, le 14 décembre (date à confirmer), à la Terrasse, 73 rue Marcadet, métro Marcadet-Poisssonniers avec le Dr Amine Mokhtar Bennouane, urgentiste. contact@vive-les-seniors.fr, https://vive-les-seniors.fr/, https://amunanti.com/contact/

INFOS PRATIQUES

Horaires de bibliothèques
Attention : les horaires de la bibliothèque de la Goutte d'Or, 2-4 rue de Fleury, changent pendant les vacances de noël. Au lieu d'être ouverte de 13 h à 19 h, la bibliothèque ouvrira ses portes de 14 h à 18 h.

Petits encombrants
Le trimobile, qui permet le ramassage des petits encombrants, sera de passage 17/19 rue Francoeur mercredi 13 et jeudi 28 décembre, de 9 h à 13 h.

Refonte de la stratégie de résilience
Vous avez jusqu'au 21 décembre pour répondre aux questions de la Ville de Paris. Améliorer les solidarités de proximité, donner les clefs à tous pour s'informer, se protéger et réagir en cas de crise, mieux répondre à l'éco-anxiété des citoyens et sécuriser l'approvisionnement alimentaire de la capitale... Si ces questions vous intéressent, rendez-vous sur décider.paris.fr et répondez au questionnaire.

TOUS CONIFÈRES MAIS PAS TOUS PINUS

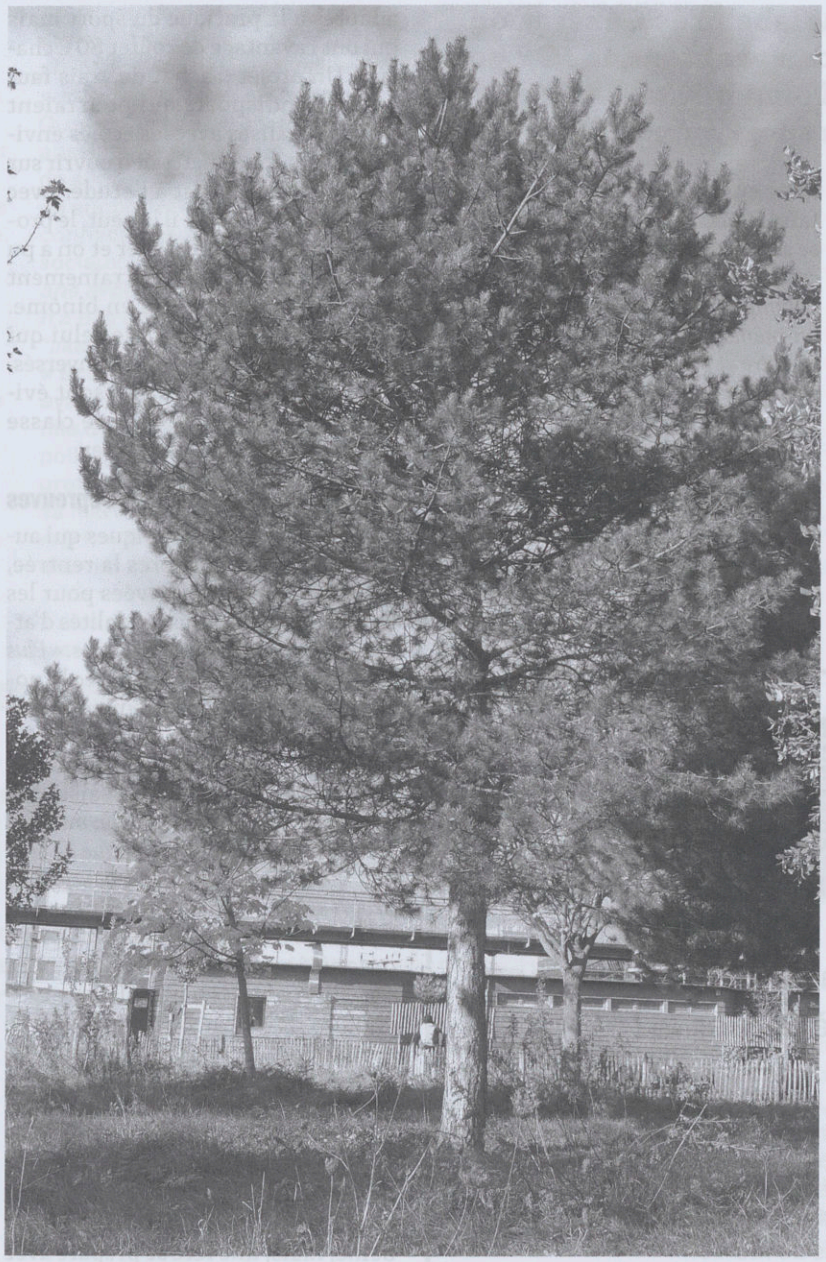
Vrai ou faux, le pin est arrivé tardivement dans les parcs et jardins parisiens. Le 18e en compte quelques beaux exemplaires. Mais ils sont en danger face aux sécheresses à répétition et aux attaques de chenilles.

Les pins sont de beaux conifères, dits aussi résineux, de la famille des pinacées. On trouve environ 120 espèces de « vrais pins » du genre *Pinus* de par le monde et quelques « faux pins » comme le pin wollemi, *Wollemia nobilis* en latin. Dans l'antiquité, un pin était associé à la déesse Cybèle, peut être le pin parasol, *Pinus pinea*, qui fournit les délicieux pignons et que l'on retrouve dans le sud de la France en compagnie du pin d'Alep. D'autres pins, indigènes ou exotiques, se répartissent dans différentes régions françaises : le pin sylvestre et le pin noir dans les zones continentales, le pin maritime et le pin de Monterrey sur la côte Atlantique, le pin cembro et le pin mugo dans les Alpes.

Durant la Renaissance italienne, les pins parasols ont fait leur apparition dans les jardins, comme à la Villa Médicis à Rome, mais aucun n'est visible dans notre arrondissement, alors que l'on peut en admirer un exemplaire au parc Monceau.

En France c'est surtout au XIXe siècle que des pins ont été plantés dans les jardins, en particulier des pins noirs de Corse, appelés aussi pins laricios, installés en souvenir de l'épopée napoléonienne. Massivement disposés autour des lacs dans les bois de Boulogne et de Vincennes sous le second Empire, on les reconnaît à leur silhouette élancée et à leur beau tronc bien droit, assez clair et comme marbré.

Dans le 18e, on peut observer ce pin seulement dans les jardins d'Eole où quelques exemplaires, encore jeunes, mesurent environ cinq mètres de hauteur. Des pins noirs types sont très présents sur le périphérique qui borde notre arrondissement et des pins noirs d'Autriche sont visibles au centre sportif de la rue des Poissonniers, 2 rue Jean Cocteau.



Jean-Claude N'Diaye

Indigènes mais en danger

Surfant sur la vague des « espèces indigènes », on plante de plus en plus de pins sylvestres, reconnaissables à leur beau tronc orangé et à leur feuillage légèrement bleuté. C'est le pin de la forêt de Fontainebleau que nous pouvons désormais admirer aux jardins Rosa Luxemburg et Françoise-Hélène Jourda. Ces deux espèces de *Pinus*, *nigra* et *sylvestris*, sont hélas menacées par les sécheresses à répétition et par les attaques des chenilles processionnaires, *Thaumetopoea pityocampa*, qui passent l'hiver collectivement dans de gros nids argentés bien visibles sur les arbres. Lorsqu'elles descendent au printemps en file indienne (d'où le nom de processionnaires) vers le sol, dans lequel elles s'enfonceront pour se métamorphoser en papillon, on peut tenter de les piéger en les guidant vers un sac plastique où elles resteront prisonnières.

Un haut-perché à Montmartre

Le plus beau pin de notre arrondissement nous est venu de loin car il s'agit du « pin pleureur de l'Himalaya », *Pinus Wallichiana*, dédié au botaniste danois Nathaniel Wallich. Un magnifique exemplaire d'une hauteur de 25 m trône en bas du jardin Louise Michel à droite du grand escalier menant à la basilique du Sacré-Cœur. Bien reconnaissable à ses longues aiguilles et à ses grands cônes pendants, il est vraiment magnifique et il faut le protéger car il n'aime ni la sécheresse du sol, ni celle de l'air, deux fléaux bien présents à Paris. Et vous, quel est votre pin préféré ? ● JACKY LIBAUD

MERCREDI 6 DECEMBRE
Saint Nicolas
C'est sa fête à partir de 16 h sur le parvis du Sacré-Cœur.

LES 6 ET 18 DECEMBRE
Collage et écriture
On apporte une brassée de magazines et le reste est fourni sur place, à l'espace Canopy, 19 rue Pajol, à 14 h. Sur inscription via espacecanopy@gmail.com

JEUDI 7 DECEMBRE
Avant la fête
Première réunion d'organisation de la Fête de la Goutte d'Or, 14 h 30, salle Saint-Bruno. S'inscrire : mvicaut@sallesaintbruno.org

Collégiens
Rencontre et discussion autour de l'étude hors temps scolaire des collégiens organisée par l'Observatoire de la Goutte d'Or. A 18 h salle Saint-Bruno.

VENDREDI 8 DECEMBRE
Vive La Régulière
Soirée de soutien à la librairie avec le vernissage de *Boom Boom Book*, série de 17 illustrations par 17 illustrateurs, de 18 h à 21 h, 43 rue Myrha.

LES 8 ET 12 DECEMBRE
Seniors
Cabaret des anciens à partir de 14 h, le 8 en mairie. Bal au même endroit le 12 à 14 h 15.

SAMEDI 9 DECEMBRE
Journée de la laïcité
Balade organisée par l'association des familles laïques à Montmartre sur les traces du Chevalier de la Barre. Départ à 10 h du square Nadar. Inscriptions sur ceparis18.org

Drôles d'ourses
La revue féministe *Les Ourses à plumes* fête son quatrième numéro, de 14 h à 19 h 30 à la Maison de la conversation, 12 rue Maurice Grimaud.

Orchestre Sorbonne Université
L'orchestre invite à une répétition pour le concert « Espoirs » à 11 h 30 à l'auditorium du campus Clignancourt, 2 rue Francis de Croisset. Gratuit sur inscription : cosu.sorbonne-universite.fr

Hip hop
Initiation à cette culture avec l'association Break ma baraque à l'occasion du festival Monte le son du FGO Barbara. A la bibliothèque de la Goutte d'Or, 2-4 rue de Fleury, à 14 h.

LUNDI 11 DECEMBRE
Mémoire
Ouverture de l'exposition *Devoir de mémoire* dans le grand hall de la mairie.

LES JOP EN LIGNE DE MIRE

« L'OLYMPISME, C'EST CE QU'ON EN FAIT NOUS »

L'école Françoise Dorléac A, labellisée Génération 2024 depuis 2018, s'apprête à profiter des JOP pour promouvoir les valeurs de l'olympisme, en développant la pratique du sport auprès des jeunes.

Au départ, cette école faisait partie des 6 écoles pionnières à avoir ce label, maintenant partagé par 40 % des écoles parisiennes. Le directeur, Philippe Thoison, est un sportif très engagé, qui a pratiqué divers sports et a été arbitre officiel de foot pendant vingt-cinq ans. D'ailleurs, il a déjà prévu d'assister avec sa famille à 7 épreuves des JOP, *« en choisissant des sports et des lieux différents pour initier sa fille de 6 ans et l'ouvrir aux Jeux, au sport »*. C'est donc en convaincu qu'il a décidé de faire le maximum pour que les élèves se sentent concernés par les JOP. Ses credos : *« Promouvoir les valeurs de l'olympisme plus que l'événement en lui-même »* et *« au-delà du fric : comprendre et pratiquer pour avoir du plaisir ! »* Concrètement qu'est-ce que ça donne ? Dans cette école, le professeur d'EPS est très volontaire pour participer et a décidé de sensibiliser plus particulièrement ses élèves au handisport. Pour cela, ils ont acheté des fauteuils roulants, pas spécialement adaptés à la pratique du sport mais qui ont l'avantage de coûter 80 € chacun. Un projet d'achat de vrais fauteuils handisports qui pourraient être mutualisés avec les écoles environnantes et permettrait d'ouvrir sur différents sports est à l'étude. Avec ces fauteuils, dès qu'il le peut, le professeur propose un atelier et on a pu voir sous le préau un entraînement avec des élèves valides en binôme. Un conduit le fauteuil de celui qui doit jouer puis les rôles sont inversés. La coopération, l'entraide sont évidemment l'objectif. Chaque classe devrait pouvoir en bénéficier.

Des places pour assister aux épreuves

Pour les Jeux paralympiques qui auront lieu en partie après la rentrée, des places seront réservées pour les scolaires, sans que les modalités d'attribution soient encore connues. *« Plus haut, plus vite, plus fort »*, avec la notion d'universalité c'est-à-dire l'égalité homme-femme, l'égalité handicapé-valide , chaque enfant est amené à comprendre ces mots et saisir que l'objectif c'est *« toi, fais de ton mieux »*. *« On n'est pas dans une logique de club mais dans une logique d'explication, de progression, d'amélioration pour soi-même. »* D'ailleurs chaque année sont organisées des petites olympiades dans l'école avec 5 ateliers et 10 équipes du CP au CM1 et les élèves de CM2 arbitrent : course de vitesse, relais, lancer de javelot, tir à la corde, saut en longueur. *« Et cela se termine par une cérémonie avec un défilé dans la cour et un flambeau qui évoque la flamme olympique ! »* On est loin du défilé grandiose qui s'annonce sur la Seine, mais, une fête se prépare avec un dernier message : *« l'olympisme, c'est ce qu'on en fait nous, ce qu'on met dedans »*. Et le directeur de revenir sur les amitiés entre les athlètes au-delà des dissensions qui peuvent exister entre leur pays.

Enfin, deux initiatives artistiques sont au programme : des élèves vont apprendre la chorégraphie créée par Mourad Merzouki, la danse des Jeux, et une classe de CM2 devrait participer à un concours sur ce thème. Par ailleurs des mangas qui mettent en valeur des disciplines paralympiques sont disponibles dans chaque classe en un ou deux exemplaires. Avec toujours cet objectif : *« C'est pour toi, fais de ton mieux ! »* ● DANIELLE FOURNIER

CAMPUS LOC

Des salles de formation et de réunion pour vos évènements !

Bénéficiez de 10% de réduction*

CAMPUS LOC

- Salles de formation de 20 à 50m²
- Salles de réunion
- Bureaux individuels
- Emplacements de parking

En journée, en soirée ou le week-end

Nombreuses activités possibles : AG, réunions, formations, cours de soutien scolaire, répétitions théâtrales ou musicales, cours de gym douce...

CAMPUS LOC
Tel : 01 40 05 95 13 ou 06 63 04 60 69
contact@campusloc.fr / www.campusloc.fr

*sur présentation de cette publicité.

LE 18E DU MOIS

13 rue des Amiraux 75018 Paris
18dumois@gmail.com
www.18dumois.info

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

ISSN 1259-9034
Numéro de commission paritaire 1027 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction Dominique Andreani, Dominique Boutel, Noël Bouttier, Pia Carron, Sylvie Chatelin, Danielle Fournier, Jacqueline Gamblin, Dominique Gaucher, Annie Katz, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Sandra Mignot, Maxime Renaudet, Véronique Soulé.

Photographies et illustrations Stéphanie Clément, Jeanne Franck, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Maubert, Thierry Nectoux.

Relecture Annie Katz, Maxime Renaudet, Emmanuel Tronquart.

Rédaction en chef adjointe Annie Katz, adjointe

Graphisme original Pilote Paris

1ere rédactrice graphiste Isabelle Royère

Bureau de l'association Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Catherine Masson, trésorière Cécile Vialle, secrétaire

Site et réseaux sociaux Noël Bouttier, Valentina Casciu, Cornélie Paul

Responsable de la distribution Anne Bayley

Responsable des abonnements Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli Marika Hubert

Directrice de la publication Sylvie Chatelin

Fondateurs Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant

Imprimé sur presse numérique Promoprint, 5 rue Olof Palme, 92110 Clichy

Tous les points de vente sur www.18dumois.info

PROCHAIN NUMÉRO : PARUTION LE 5 JANVIER

RETROUVEZ LE 18e DU MOIS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
TWITTER / @LE18EDUMOIS

COMPARUTION IMMÉDIATE

“Comprenez-vous que votre femme puisse utiliser son téléphone comme elle veut ?”

Un mari possessif est présenté à l'audience de la 23e chambre du tribunal correctionnel de Paris. Ce cinquantenaire jaloux a du mal à se remettre en question.

De part et d'autre du prétoire, un couple roumain. Lui est en détention préventive depuis un mois pour intrusion dans une école et violences sans ITT* sur sa conjointe. Un matin d'octobre ce cinquentenaire au chômage l'a suivie jusqu'à l'école où elle travaille. En chemin, il l'a menacée, a ensuite tenté d'entrer dans l'école, puis l'a attendue à la sortie. Inquiète, la directrice de l'établissement a appelé la police. *« Je l'ai juste accompagnée »*, se justifie l'homme. *« Je voulais qu'on aille faire les courses ensemble après son travail. »* Un accompagnement pour le moins pressant. L'épouse raconte autre chose : Bogdan la soupçonne de le tromper avec tous les hommes croisés. Sur le trajet il lui serre fortement le bras et menace de lui brûler la joue avec son mégot. *« Vous avez saisi sa mâchoire au point d'y laisser la marque de vos doigts »*, observe le président de la 23e chambre.

Non, pour le prévenu c'était un geste affectueux. Et la cigarette, il l'a allumée pour se calmer. Car bien sûr : dans tous les mariages il y a des hauts et des bas. *« Et en fait ma femme a déjà tenté de me mettre dehors,* vous savez, se plaint-il. *Elle avait sorti ma valise sur le palier. »* Peu étonnant. Quelques semaines plus tôt elle a aussi déposé plainte pour le bris de son smartphone. Monsieur ne supportait pas qu'elle se connecte sur les réseaux sociaux. *« Une femme de 46 ans avec un mari et des enfants n'a pas besoin d'aller faire des “likes” sur TikTok »*, assène-t-il. *« Et de toute façon, c'est moi qui avait acheté le téléphone. »* Leur fille de douze ans a rapporté aux policiers les insultes régulières proférées par son père envers sa mère, voire, des menaces de mort. *« Oh mais ça c'est parce que ma fille m'en veut : je suis allée voir l'assistante sociale à son école. Elle se comporte mal avec moi. Elle m'appelle “frère”* et me dit *“ta gueule”. »* Sur son strapontin, l'épouse ne bronche pas et évite le regard de Bogdan. Le juge interroge : *« Après un mois de détention provisoire, vous avez eu le temps de réfléchir. Comprenez-vous que votre femme puisse utiliser son téléphone comme elle veut ? »* L'homme maugrée : elle n'avait qu'à ne pas lui faire ses valises. *« Et je crois qu'il faut que ma femme devienne plus mature »*, lance-t-il soudain avec assurance et supériorité. Le président s'énerve : *« Je ne vous parle pas d'elle mais de vous. »*. Après délibéré, le mari brutal reprend le chemin de la prison. Il est condamné à douze mois d'incarcération dont huit avec sursis pour les violences. Le chef d'intrusion n'est pas retenu. ●

SANDRA MIGNOT

* Interruption temporaire de travail, l'unité de mesure qui permet d'évaluer la gravité des conséquences physiques ou psychiques d'une agression.

* Les prénoms ont été modifiés.

DE MONTMARTRE AU MAROC EN 4L

Deux jeunes Montmartrois vont parcourir 6 000 km dans l'Atlas marocain en février prochain. Ils se préparent pour ce raid, envisagé comme une véritable aventure humanitaire, depuis près d'un an.

C'est un rêve d'enfant, on veut faire ce raid depuis qu'on a 13-14 ans », assure Léo Miteve, 20 ans. Avec Maxence Faffin, son ami depuis l'école primaire, ils ont décidé de se lancer dans le 4L Trophy – un raid humanitaire au Maroc – en février 2024. Sur un parcours de quelque 6 000 km à travers l'Atlas, l'objectif est d'apporter des fournitures scolaires et des vêtements aux enfants, par le canal de l'association Les Enfants du désert. Le tout selon la trajectoire la plus courte. *« C'est une course d'orientation,* résume Léo. *Le classement sera kilométrique, la vitesse ne compte pas vraiment. »* Et, comme son nom l'indique, la course doit être réalisée en 4L.

Les deux passionnés d'automobile ont donc dû acquérir un modèle du mythique véhicule (construit de 1961 à 1992 par Renault), le réparer et le préparer pour une telle expédition. Pour l'occasion, ils ont choisi de repeindre leur carrosse en bleu *« Gordini »*. *« Avec deux bandes blanches, c'est la couleur des Alpines des années 1980, celles qui faisaient des rallyes »*, explique Léo, des étoiles dans les yeux. *« Et pour la mécanique, on a appris sur le tas. On a démonté et remonté la voiture. Une 4 L c'est super simple, un vrai Légo. Tous les écrous sont de la même taille. »*

Le duo a besoin de sponsors

Les deux étudiants (Léo en relations internationales et Maxence en vente automobile) ont baptisé leur équipage : ils sont désormais les Trophystes montmartrois. Ils ont bien sûr le soutien de leur famille et de leurs amis, qui ont notamment abondé une petite cagnotte pour les aider à accomplir leur rêve. Ils ont aussi reçu l'aide d'un garagiste vendéen (la famille de Léo est originaire de la région) et d'une grande enseigne de supermarchés. L'aller-retour en Vendée leur a d'ailleurs permis d'apprendre à manier la voiture : *« Elle est très facile à conduire, confortable,* résume Léo, *même si sur l'autoroute ça fait un peu peur quand même. »* Mais sur leur budget total de 12 000 € (qui inclut le coût du véhicule, sa réparation, l'essence, les frais de péage, l'inscription aux dix jours du raid), il manque encore quelque 3 300 €. Tous deux se sont trouvé un petit job : Léo convoie des véhicules de particuliers et Maxence travaille chez Darty. Ils sont donc en quête de sponsors.

Alors, chers lecteurs, si vous souhaitez voir votre entreprise mise en avant par l'engagement de Léo et Maxence parmi les quelque 1 500 équipages inscrits au raid cette année, n'hésitez pas à les contacter. ●

SANDRA MIGNOT

Contact : trophystes.montmartrois@gmail.com

MARDI 12 DECEMBRE

Goutte d'Or

Conférence sur l'histoire du quartier et visite de ses lieux ressources à partir de 9 h 20. S'inscrire : mvicaut@sallesaintbruno.org

Harcèlement

Les signes d'alerte, comment prévenir et intervenir, discussion animée par la psychoclinicienne Caroline Morel. A 18 h 30 sur l'espace Pierre Budin, 5 rue Pierre Budin. Inscription sur ceparis18e.org

MERCREDI 13 DECEMBRE

L'école inclusive

Présentation et table ronde sur l'inclusion des enfants différents dans l'école, organisées par la Cité éducative Paris 18. A 18 h 30 en mairie. Inscriptions sur : ceparis18e.org

JEUDI 14 DECEMBRE

Magic Barbès 2024

Déambulation, théâtre, concerts... cette année le festival Magic Barbès aura lieu au printemps et non à l'automne. Première réunion à 14 h 30 au FGO Barbara, 1 rue de Fleury. Contact : soraya@fgo-barbara.org

LES 13, 15 ET 16 DECEMBRE

Noël en récup

Au Poulpe, on crée avec des objets de récupération des décos de Noël de 16 h à 18 h le 13, de 17 h à 19 h le 15. Et on revient le 16 de 14 h à 22 h pour enchaîner goûter, soupe et tartines, vin chaud, atelier et marionnettes l'après midi, concert le soir avec Djéour Sissoko, au 4bis rue d'Oran.

SAMEDI 16 DECEMBRE

Maquis d'Emerveille

Découverte de ce jardin pour les moins de trois ans et leurs accompagnants. Avec l'association Les Demains qui chantent à 15 h 30 au jardin Frédéric Dard, rue Norvins. Inscription sur marie18.paris.fr

Huit et demi

Projection du célèbre film de Federico Fellini et rencontre avec Jean-François Chaput, auteur de *Paris Cinés : 1982-1992, des cinémas disparaissent.* A 10 h 45 au Louxor, 170 boulevard Magenta. Et séance de dédicace du livre avec la librairie Nordest vers 12 h 30 au bar du Louxor.

JEUDI 21 DECEMBRE

Musique

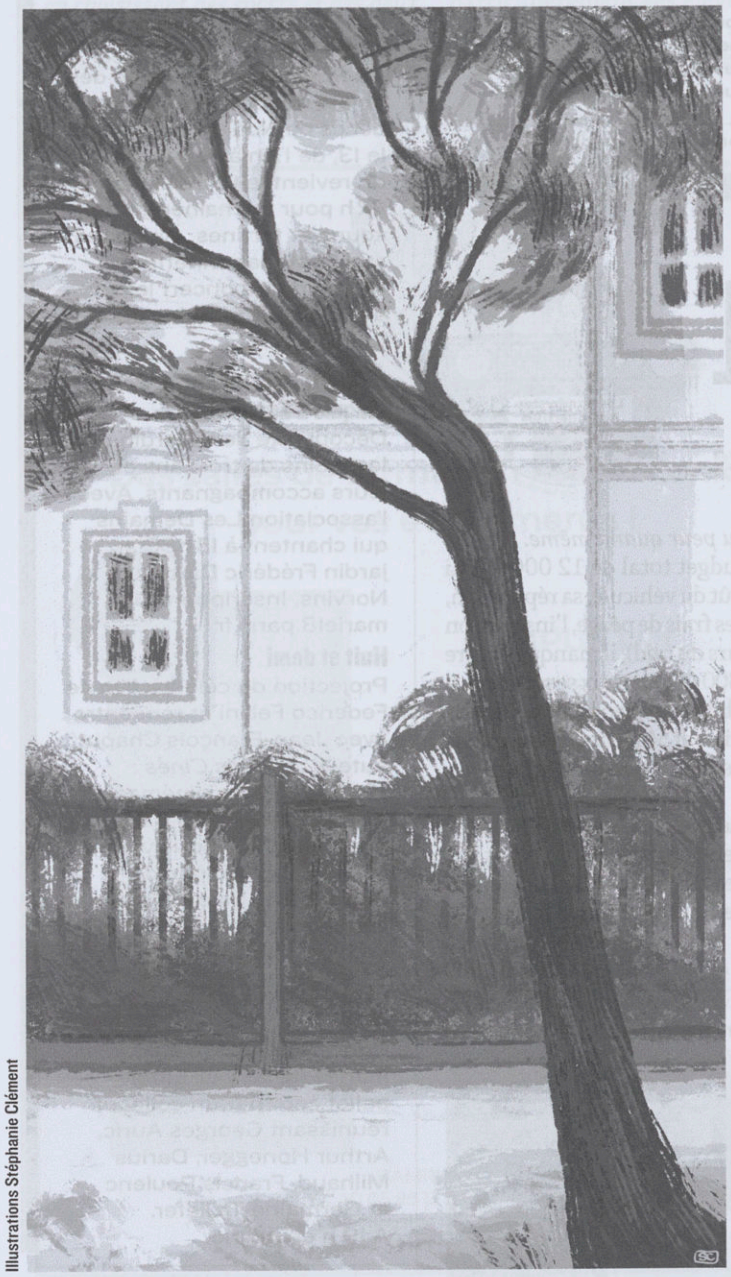
Concert consacré aux mariés de la Tour Eiffel, ballet écrit par un collectif réunissant Georges Auric, Arthur Honegger, Darius Milhaud, Francis Poulenc et Germaine Taillefer. A 19 h en mairie.

COUPS DE BOULES SUR LA BUTTE

Bientôt l'hiver et les mordu.e.s de la pétanque, membres du CLAP (Club Lepic Abbesses Pétanque) continuent leur entraînement : l'équipe féminine est même devenue récemment championne de Paris. Mais depuis plus d'un an, affiches et communiqués de presse ont alerté les riverains... et bien au-delà : le CLAP est en danger ! A la suite de l'attribution du terrain qu'il occupe, 17 avenue Junot, à un projet porté par Oscar Comtet, de L'Hôtel particulier Montmartre mitoyen *(lire nos numéros 309, 310, 312 et 317)*, pas moins de quatre recours ont été déposés, des noms d'oiseaux se sont envolés, et une guerre de positions semble s'être installée sur la Butte. Alors, petit terrain mais gros enjeux ? Nous avons rencontré et interviewé huit des protagonistes de cette guerre picrocholine qui au-delà du microcosme montmartrois pointe les enjeux de la gestion de la ville. ● DANIELLE FOURNIER

L'OBJET DU DÉBAT

Pénétrer dans l'allée 17 avenue Junot par le « passage du Rocher de la Sorcière », c'est entrer dans un autre monde ! Calme, verdure et sur la gauche, derrière une porte, le terrain de 787m², unique vestige du maquis de Montmartre, sur l'emplacement de carrières abandonnées à la fin du XIXe siècle. La Ville l'avait acquis en 1966 pour y réaliser un espace vert, *« dont les travaux n'ont pas pu être réalisés »* résume pudiquement la délibération, sans qu'on sache ce qui a bien pu les entraver. Le vert y est rare, malgré les arbres, le terrain étant occupé par une buvette et des pistes de pétanque en gravillons sur du béton. Reste le charme d'un lieu « montmartrois ».



Illustrations Stéphanie Clément

LE TEMPS JURIDIQUE

Après la bataille d'information, on assiste à la dénonciation des agissements d'une des autres parties en jeu dont chacun s'empresse de révéler les projets secrets, dévoiler les silences, en opposant la clarté de sa propre position à l'opacité des autres acteurs : levée de boucliers à Montmartre ! Pas moins de quatre recours ont été déposés contre la décision de la municipalité, certes en ordre dispersé et pour des motifs qui ne sont pas toujours les mêmes, mais quatre quand même !

RECOURS DE DEUX ÉLUS DU 18E

Emile Meunier (adjoint au maire du 18e en charge de l'économie sociale et solidaire, référent du conseil de quartier Montmartre) qui a déposé une requête en annulation de la convention, avec d'autres élus EELV et conseillers de Paris, s'étonne qu'en juillet dernier *« une convention d'occupation du domaine public ait été conclue à la suite d'une délibération...dans laquelle ne figurait pas cette convention. C'est un problème de droit d'information des élus qui ont voté une sorte de chèque en blanc »*. Pierre-Yves Bournazel, en tant que conseiller de Paris et co-président de groupe à l'Hôtel de Ville a fait de même de son côté : *« J'ai déposé un recours en annulation près le tribunal administratif de Paris qui porte sur l'illégalité de la délibération autorisant la conclusion de la convention : d'une part du fait que depuis 2020, sur les 57 délibérations relatives à des conventions d'occupation du domaine public, à chaque fois les conventions étaient rattachées aux délibérations et d'autre part sur l'incompétence du signataire du contrat »*.

Les recours de ces deux élus contre la ville dénoncent l'absence de pluralisme de la commission qui a choisi le projet porté par Oscar Comtet, baptisé Maquis de la sourcière, ainsi que l'absence de contrôle pour une convention d'une durée de douze ans. L'élu écologiste ajoute que *« le site est classé espace vert protégé, il ne doit donc pas abriter d'activité commerciale ; or la ville de Paris a prévu une redevance de 60 000 € par an »*. Comment s'acquitter d'une telle somme sans activité commerciale ? Une opinion que ne partage pas Pierre-Yves Bournazel qui dénonce plutôt lui *« l'insuffisance de la redevance annuelle et l'opacité de son mode de calcul. »*

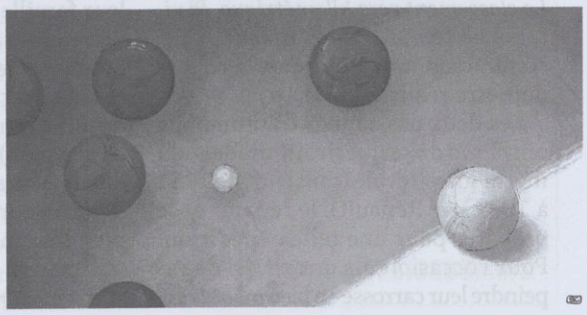
Et après ? Emile Meunier dit souhaiter *« trouver la voie de la raison et des projets pour ce lieu, c'est-à-dire une gestion municipale, une ouverture au public dans un esprit non mercantile, un projet pensé, voire géré dans une logique de commun avec les associations »*.

Reste une question : pourquoi un appel d'offre ? Pourquoi ce lieu, bien que classé espace vert protégé au PLU n'est-il pas géré par la direction des espaces verts mais par la direction de l'attractivité économique ? Direction la Mairie du 18e.

LA MAIRIE

Jean-Philippe Daviaud, conseiller de Paris (PS) suit ce dossier à la Mairie du 18e car sa délégation commerce, artisanat et Europe comprend *« tout ce qui concerne les conventions d'occupation du domaine public »*. Pour lui, on en arrive à une *« situation ubuesque aujourd'hui qui puise ses racines dans les règles d'il y a 50 ans, lorsque la transparence dans les concessions n'existait pas »*. Et il met en avant l'ordonnance Sapin (ministre de l'Economie) d'avril 2017 qui précise qu'aucune concession du domaine public ne peut être accordée sans mise en concurrence préalable, *« ce qui est très contraignant »*.

Cela explique dit-il *« pourquoi les demandes répétées du CLAP et d'autres pour régulariser la situation n'ont pu être satisfaites »* et il souligne que le CLAP *« tient une buvette dans un espace vert protégé par le PLU sans que cela vaille reconnaissance de la validité de leur occupation du terrain »*. Décidément, ça se complique !



LE FEU AUX POUDRES

On remonte un peu en arrière : Oscar Comtet a proposé un projet, *« une manifestation spontanée auprès de la Mairie du 18e qui par ailleurs avait pris note des privatisations nombreuses dans le CLAP, des problèmes d'alcool et d'une gestion vraiment chaotique »*. Cela a entraîné un appel à autre manifestation d'intérêt en septembre 2022. Quatre candidats ont déposé un dossier, étudiés selon trois critères par la fameuse commission : renaturation, ouverture du site et solidité de l'offre financière. C'est le projet d'Oscar Comtet qui a été plébiscité par un score écrasant et validé en Conseil de Paris en juillet dernier, sans la convention...Dès lors, les accusations de mensonges, de travestissement de la réalité, de manipulation se multiplient et le ton monte. La Mairie a fait jouer l'article 40 du Code de procédure pénale qui lui permet dans ce cas de saisir le procureur de la République *« car il y a eu des inscriptions sur le mur de l'Hôtel particulier et des menaces physiques »*. La Ville a aussi lancé un référé pour expulser le CLAP, mais le juge du tribunal administratif s'est déclaré incompétent et une nouvelle question a surgi : s'agit-il d'un terrain privé ou d'un terrain public ? Le Conseil d'État a été saisi, on en est là. Guerre de tranchées !

« LE CLAP EST LÀ »

Maxime Liogier, responsable de la communication du CLAP, attend sereinement la décision du Conseil d'État pendant que les joueurs s'entraînent. La vie continue comme avant pour les 290 membres dont 97 femmes, une fierté. Il souligne que *« le terrain n'a jamais été mis à disposition du public, il fait partie du domaine privé et il est d'ailleurs au sein d'une copropriété privée »*. Le club ne se reconnaît pas comme un squatteur puisque *« depuis 1972 le CLAP est là et la Mairie n'a jamais mis en œuvre quoi que ce soit pour aménager ce terrain comme un espace vert, donc on a des droits sur ce terrain »*. Il annonce *« le temps juridique de la contestation de la convention »* et avance qu'il y a *« une prescription trentenaire qui nous permet de rester »*. Bref *« un imbroglio qui va durer des années »* et prévient qu'ils *« se battront pour que ce ne soit pas un énième square »*.

LES RIVERAINS ENTRENT EN SCÈNE

Laurent Ostrowsky, habitant de l'allée a déposé une requête sommaire au nom de seize signataires, des riverains soucieux de leur tranquillité et peu enclins à ouvrir le passage. Il affirme se battre pour le respect d'un site classé et s'élève contre le fait de concéder un espace public sans contrôle avec une exploitation commerciale possible. Les associations France nature environnement et ADDM 18 se sont associées à la requête et soulignent, malgré la diversité des motivations parmi les requérants, la nécessité de soulever la question démocratique : la privatisation des espaces publics.

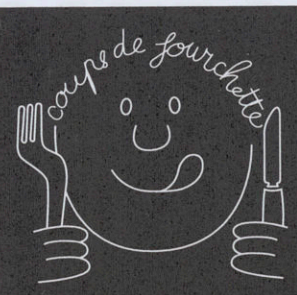
UN PROJET VERDOYANT SUR LE PAPIER...

Oscar Comtet s'appuie sur un dossier de 166 pages dont un résumé est en ligne sur le site Jardin Junot, le nouveau nom de son projet. Paysagiste de formation, il dirige l'Hôtel particulier Montmartre dont sa famille est propriétaire et énonce volontiers ses objectifs : *« Re-ensauvager les villes à travers des appels d'offres et sensibiliser les plus jeunes à l'écologie. »* Au-delà, il s'appuie sur le travail déjà entamé dans son jardin mitoyen – réintroduction d'espèces endémiques – et développe son projet : enlever le béton et 50 cm de terre polluée et les remplacer par de la terre vivante, *« pour que la vie reprenne son cours »*. La buvette serait détruite, laissant place à un salon de thé saisonnier de 18 m² environ, démontable et le nombre de terrains de pétanque diminué pour laisser la possibilité d'autres activités. Le lieu serait ouvert à tous de 8 heures à 22 heures et un filtrage effectué à partir de 19 h, le passage ouvert et pour préserver le côté pittoresque du lieu, pas de lumière artificielle. Une serre, des toilettes sèches sont annoncées ainsi que, le dimanche, un marché bio et l'été un stand de glaces. Il coche toutes les cases dans son projet qui apparaît mirifique de *« faire une oasis de biodiversité en plein Montmartre »* et nécessitera un investissement de 400 000 € avec un contrat de douze ans.

Thierry Nectoux

Le 11 novembre des travailleurs

A l'occasion de l'Armistice, le Syndicat unifié du bâtiment de la Confédération nationale du travail (SUB- CNT) organisait son deuxième rassemblement annuel en hommage aux travailleurs et travailleuses du BTP morts au travail. Réunis place Suzanne Valadon, les militants ont égrené la liste, longue de 111 patronymes, des professionnels décédés en 2023 en France. Une recension fondée sur les informations rapportées dans la presse. La grande majorité de ces décès touche soit des travailleurs âgés, soit les moins expérimentés (jeunes, intérimaires ou travailleurs sans-papiers). S.M.



Coup de fourchette

CHEZ AMONÈ, UN DÉJEUNER RAPIDE ET SURPRENANT

C'est croustillant, chaud, le fromage fond, la viande et le jambon se marient harmonieusement, c'est un régal... et c'est un cordon-bleu. Mais la surprise vient du fait qu'il est... à emporter ! Un plat inspiré par la recette de la grand-mère de l'un des fondateurs du concept, Guillaume Verlet, qui remplace avantageusement l'habituel sandwich, il fallait y penser ! Guillaume et son complice Pierre Renaud l'ont fait. Tous deux originaires du sud-ouest, l'un de Toulouse et l'autre d'Agen, ils ont travaillé dans la restauration mais plutôt côté commerce ou packaging, avant de se décider à se lancer dans la *street food*. Mais avec une cuisine de qualité et originale. Le cordon-bleu, c'est connu de tout le monde, des petits comme des grands, et si on y réfléchit un peu — ce qu'ils ont fait pendant deux ans — ce met est réalisable dans un espace réduit. A la sortie, un cordon-bleu de production française, que l'on panne et que l'on roule tous les matins, facile à manger, emballé dans un papier sulfurisé, pour garder la chaleur et le croustillant. Et surtout, trois recettes à 9 € avec un ingrédient supplémentaire (jambon blanc, bœuf séché ou poivrons) ainsi qu'une recette du mois à 10 €. Les plus affamés peuvent y ajouter des pommes noisette (3,50 €), les plus soucieux de leur ligne une salade sucrine (2,50 €). Pour les plus gourmands un dessert maison est proposé : le pitchoune au chocolat (un roulé façon pain perdu, 2,50 €). La boutique est toute petite, avec juste trois tables, mais décorée comme la cuisine de la fameuse grand-mère : avec du papier à fleurs et des bibelots. Une grand-mère qui a aussi inspiré le nom de la boutique, Amoné, contraction de « Mamé » en occitan et « Amona » en basque. Bien manger en peu de temps, et dans la rue, les clients ne s'y trompent pas, puisqu'ils font la queue devant la petite boutique. ● DOMINIQUE BOUTEL

Amoné, le cordon-bleu bien aimé, 13 rue Chappe, métro Abbesses, ouvert tous les jours de 12 h à 14 h (sauf le mardi), et les jeudis et vendredis de 18 h 30 à 21 h 30.

LES PETITES REINES DU VÉLO

À l'initiative d'un groupe de femmes du quartier, le centre social Accueil Goutte d'Or propose des stages d'initiation. L'occasion d'apprendre à manier son biclou et d'étendre sa mobilité.

Elles enfourchent leur vélo sur le parking du Zénith de Paris. Les premiers coups de pédale sont hésitants, mais après quinze minutes d'échauffement, ces habitantes du 18e arrondissement sont presque toutes en équilibre sur leur engin à pédales. Un laps de temps suffisant pour que la pluie du jour se transforme en averse, et que deux participantes mettent le pied à terre. Pas pour se mettre à l'abri, mais pour s'entraider. Plavanee, qui manie presque son vélo à la perfection depuis la première séance, guide alors Nassera avec une main dans le dos, avant de la laisser s'envoler sur la piste mouillée.

Jean-Claude N'Diaye

De Barbès à La Villette

Âgées de 35 à 62 ans, les cinq femmes participent ce jour-là à leur septième et avant-dernière séance, sous l'œil avisé d'Orianne qui les accompagne dans leur apprentissage. « *Toutes ne pédalent pas encore, prévient l'animatrice. Mais elles progressent de semaine en semaine.* » Des progrès qui se font en fonction de « *l'âge, de la motricité ou des problèmes de santé* », explique Sandra Tison, coordinatrice animation socioculturelle et familiale chez Accueil Goutte d'Or (AGO). Cette dernière a participé au lancement des stages vélo, à la suite de l'identification d'un besoin au sein d'un groupe de femmes qui se réunissaient au centre social. L'objectif ? Apprendre à faire du vélo et accroître sa mobilité dans les déplacements du quotidien.

À l'origine, les sessions avaient lieu sous le métro aérien entre Barbès et La Chapelle et étaient animées par l'atelier Solicycle de la Goutte d'Or. Aujourd'hui, c'est l'association Animation insertion culture vélo, basée dans le 19e, qui se charge de l'animation des séances et du prêt de matériel. « *Sur le parking du Zénith, c'est plus tranquille, elles ne sont pas au milieu des klaxons et il n'y a pas le stress de tomber sur quelqu'un qui déboule alors qu'elles sont en train de s'élancer,* constate Sandra Tison. *Ça permet aussi de sortir du quartier et de l'arrondissement. Quand tu apprends à faire du vélo dans l'espace public, tu n'as pas forcément envie d'être vu par le voisin ou la voisine.* » Malika, elle, s'en contrefiche d'être observée lors de son apprentissage de la bicyclette qui lui a d'abord causé bleus et blessures. Depuis plusieurs séances, cette habitante du 18e, la petite cinquantaine, ne se casse plus la margoulette. Mieux, lors du vendredi suivant, jour de la dernière séance, elle enchaîne les longueurs sous le regard ravi de sa sœur aînée, Fatiha, doyenne de cette promo féminine (les stages d'AGO sont désormais mixtes). « *C'est difficile physiquement, car j'ai des problèmes de genoux et d'articulations,* avoue Fatiha. *Mais je suis optimiste, je n'abandonne pas, je vais y arriver.* »

De La Villette aux pistes du 18e

Un objectif déjà rempli par Malika, Nassera et surtout Plavanee. Originaire du Bangladesh, où la pratique du vélo est surtout une affaire d'hommes, cette jeune femme de 35 ans n'était elle aussi jamais montée de sa vie sur une bicyclette. Néanmoins, pour elle comme pour les autres, il lui faudra un petit stage supplémentaire pour apprendre à rouler parmi le flots de deux-roues qui pullulent sur les pistes cyclables. Pour ça, Orianne leur distille déjà de précieux conseils et leur concocte des slaloms sur mesure afin de peaufiner leurs trajectoires ; en parallèle, elle leur propose un vrai travail pédagogique autour du vélo.

Après la séance, l'animatrice félicite une nouvelle fois ses élèves, qui espèrent que ce stage n'est que le début d'une longue histoire. « *Finalement, deux heures par semaine, ce n'est rien,* avoue Malika, *plus déterminée que jamais. C'est comme la conduite, ça ne s'apprend pas du jour au lendemain.* » ● MAXIME RENAUDET

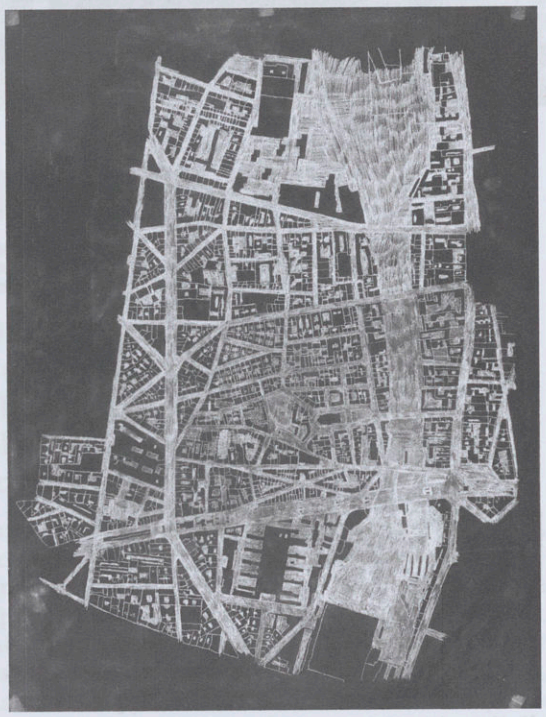
Accueil Goutte d'Or, 26 rue de Laghouat, 01 42 51 87 75, ago@ago.asso.fr, accueilgouttedor.fr

LIVRE

LE DESSOUS DES CARTES D'UN QUARTIER

« Déplier l'ordinaire », quel joli titre donné à ce livre d'artiste ! L'ouvrage est une invitation à découvrir le quartier en utilisant la cartographie et l'inventaire comme fil conducteur.

Elsa Noyons vit entre Marseille et Paris. Elle a arpenté la Goutte d'Or durant deux ans pour ce travail.



Composé de « cartographies narratives », comme Elsa Noyons les nomme, ce grand ouvrage aux pages soyeuses est le résultat d'un minutieux travail d'observation, d'enquêtes et de déchiffrage du quartier de la Goutte d'Or, qu'elle a mené entre 2018 et 2020. Munie d'un criterium, l'œil affûté et la main précise, elle a réalisé une soixantaine de cartes, comme autant d'inventaires de ce qui constitue, à ses yeux, la singularité de ce quartier où elle a vécu plusieurs années, les choses vivantes et tangibles comme les choses invisibles qui y cohabitent.

De ces cartes se dégagent page après page différentes narrations, à travers ses trajets quotidiens, les logements de ses amis, les lieux de ses plus belles rencontres, mais aussi les lieux décrits dans *L'Assommoir* d'Émile Zola, les lieux stratégiques de la Commune de Paris en 1871, ceux des morts violentes depuis 1885, des heurts sanglants avec la police, des caméras de surveillance, des regroupements masculins ou, plus poétiques, les frontières invisibles, le chemin du soleil, l'emplacement des arbres (et leurs espèces), les oiseaux, les jeux des enfants, les fêtes, etc.

Les espaces et la géographie nous relient

Aux perceptions sensibles de l'intime se conjuguent celles d'une approche sociale, collective, historique de la Goutte d'Or. « *Dans mes projets artistiques, je m'engage toujours avec le corps, en créant des situations pour répondre à des questions que je me pose, liées à l'exploration et au territoire, à la façon dont les espaces et la géographie nous relient ou nous transforment* », explique Elsa Noyons. « *Pour ce projet-ci, j'ai eu envie de travailler sur l'habitat et la façon dont les habitants du quartier perçoivent cet environnement très dense. Par exemple, j'étais curieuse d'en connaître les espaces verts, même minuscules, les noms des arbres, les oiseaux ou les plantes qui y poussent, tout autant que les façons dont les gens circulent dans les rues ou vivent ensemble.* »

L'idée d'en faire un livre n'est pas venue tout de suite. L'artiste a d'abord entamé une recherche d'observation sans savoir à quelle forme elle aboutirait. Comme l'avait fait François Maspéro pour son livre *Les Passagers du Roissy-Express* (Seuil, 1990), qui l'a influencée, il s'agissait d'observer le proche comme s'il était lointain, « *en dépliant les couches multiples de cet espace* », à travers le temps, l'histoire, les expériences de chacun, en interrogeant de nombreuses personnes. Les dessins originaux et gravures, d'un format plus grand que ceux reproduits dans le livre, ont été exposés chez Les Libraires associés en 2020, puis quelques-uns d'entre eux à l'Institut des cultures d'islam, l'été dernier, dans le cadre de l'exposition « Détours d'un quartier monde ». La première édition (épuisée), sous forme d'un recueil de calques, permettait de superposer les cartes et de créer son propre ordre de lecture. Cette nouvelle édition, classée par thème, invite à une exploration différente mais toujours aussi poétique et sensible. ●

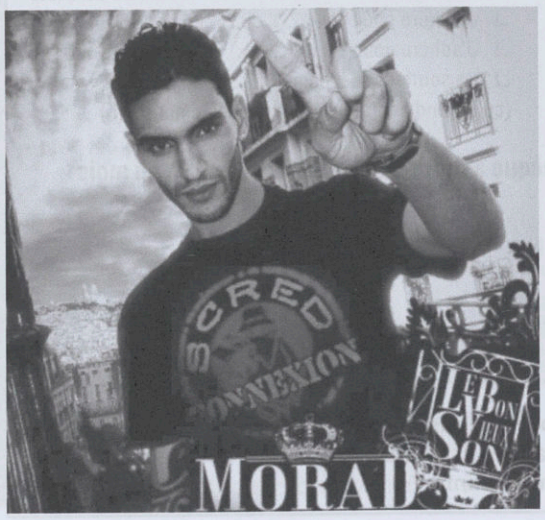
VÉRONIQUE SOULÉ

Déplier l'ordinaire, Elsa Noyons, LJMTL éditions, 55 €
Disponible en librairie à La Régulière, 43 rue Myrha et au Pied à terre, 9 rue Custine elsanoyons.com

HOMMAGE À MORAD

UNE VOIX DU RAP S'ÉTEINT

Disparition de l'un des membres fondateurs de la Scred Connexion, collectif historique du rap dans le 18e.



« *L'impression d'étouffer tant qu'on a du mal à s'confier/Souvent déçu par ceux à qui on a eu tort de s'montrer/Ou l'tort de rencontrer le regret de pas s'être méfié/Mais c'est nos vies qu'on joue et personne pour t'sortir de ce guêpier.* » Ainsi rappait Morad, l'un des membres de la Scred Connexion, en 2002, dans le célèbre morceau *Du mal à s'confier*. Par l'intermédiaire de ses réseaux sociaux, le groupe de rap originaire de Barbès a annoncé son décès le samedi 18 novembre, à l'âge de 46 ans.

Un écorché vif à la parole discrète

L'artiste avait fait ses débuts dans la musique en 1994, en co-fondant la Scred Connexion, avec Fabe, Koma, Haroun, rejoints plus tard par Mokless. Le groupe se fait connaître grâce à plusieurs freestyles radio et concerts. C'est sur le deuxième album de Fabe, *Le Fond et la forme* (1997) que le public fait sa connaissance. Morad Nafa était le membre le plus discret mais le plus reconnaissable par sa voix claire et sa diction presque parlée. Dans ses textes, il évoquait sa réalité sombre dans le quartier de Barbès et son envie de s'en sortir : « *Je suis souvent triste, je n'peux pas croire que ce soit ça la vie d'artiste/Et si c'est naze, faut qu'ça s'finisse en feu d'artifice.* » Avec sa franchise déconcertante, il parlait aussi de ses problèmes d'addiction. Son unique album solo, *Survivant*, édité en 2012, témoignait de son parcours d'écorché vif.

Au niveau musical, il s'était fait plus discret ces dernières années. Morad s'est éteint d'une crise cardiaque. Dix ans après avoir annoncé, toujours en rappant : « *J'arrête le rap, faut que j'me mette au repos.* » Il laisse derrière lui un héritage important pour le rap français, et celui du 18e. En témoigne l'hommage qui lui a été rendu sur les réseaux sociaux par des rappeurs comme Tiers Monde, Demi Portion ou Fianso et celui qui a eu lieu lors de l'avant-première du documentaire *Barbès Football Nation*, projeté au Louxor deux jours après sa mort.

Le 18e du Mois tenait à son tour à rendre hommage à l'un des fiers représentants de La Goutte d'Or. Qu'il repose en paix et, quel que soit son chemin, il restera toujours dans la bonne direction. ●

MEHDI BOUTTIER

FGO BARBARA
LES FEMMES FONT ENTENDRE LEUR VOIX

Thierry Maubert x3

Pour la cinquième édition, le centre musical FGO Barbara héberge un atelier de six semaines destiné à initier des femmes et minorités de genre à la production musicale. Plongée au cœur d'un solfège électronique qui a longtemps été le domaine privilégié des hommes.

Une impression de salle de classe où il ne se passe rien. Le cours va bientôt commencer et pourtant nous sommes presque seuls. Udu reste discrète, elle vient de s'installer en bout de table avec son ordinateur et son casque. Chacune se place autour de la table en U. Ce soir, elles ne seront que six sur dix à assister au cours : les autres sont tombées malades. Sarah Perez, DJ et productrice en charge de l'atelier, se présente avec sa malle aux trésors : une grande valise à roulettes remplie de matériel de son. On fait ses branchements rapidement. Le spectacle peut commencer.

« Aujourd'hui on va faire passer les clips audio en mode arrangement ». Personne ne semble tiquer à l'écoute du vocabulaire du jour. Pour Sarah, c'est un petit pas pour l'homme, mais déjà un grand pas pour les femmes : *« Pour faire des sons, il y a pas mal de trucs sur lesquels il faut geeker, et souvent les femmes n'osent pas se lancer »*. Résultat, si on analyse les 800 morceaux les plus écoutés entre 2012 et 2019 aux États-Unis, seuls 2 % ont été produits par des femmes. C'est pour ça que Sarah Perez et Lola Ajima ont créé la branche française de l'organisation Beats by Girlz il y a quatre ans, pour qu'il n'y ait pas *« que des hommes dans les studios »*. Depuis, elles dispensent leurs ateliers un peu partout en France.

« Entre filles c'est moins stressant »

Camille a tout de suite été sensible à ce projet. À 21 ans, elle sait déjà qu'elle veut vivre de la musique. En attendant, elle en écoute toute la journée pendant qu'elle travaille à l'archivage d'un cabinet d'huissiers. *« Ça a commencé pendant le confinement, j'écrivais des textes de rap, mais je prenais des 'instru' qui existaient déjà »*. Elle n'a jamais fait de musique avant, et s'est inscrite dans cet atelier pour comprendre le fonctionnement de ce logiciel qui lui paraissait compliqué lorsqu'elle était toute seule chez elle : *« C'est mieux pour s'exprimer, entre filles c'est moins stressant »*. Et même si elle se confie facilement, elle garde encore des secrets sous sa casquette Gucci : *« Ma musique, je la garde un peu pour moi. C'est très intime les textes, je ne sais pas si ça me plairait la scène. »*

Nawel veut au contraire mettre le secret au cœur de ses morceaux. Déjà autrice-compositrice, elle organise une résidence d'écriture au FGO Barbara pendant dix mois, depuis septembre et jusqu'en juin prochain. *« Je n'invite que des autrices dans mes résidences, quand c'est possible. On est dans un monde où les hommes prennent assez de place »*. Et même si la non-mixité choisie* n'était pas sa motivation première, *« c'est bienveillant, c'est agréable »*.

Des hésitations au morceau final

Une bienveillance qui se ressent quand il faut faire écouter sa musique aux autres. Aujourd'hui, chaque participante le fait pour la première fois. *« C'est stressant »* pour Zoé, qui passe en première. Et Chloé de se dévaloriser quand vient son tour : *« C'est bancal »*. Sarah n'est pas du tout de son avis : *« On se croirait dans un film de Lynch, sur une autoroute de nuit »*. Elles ne sont qu'à mi-parcours. Dans trois semaines, elles repartiront avec un morceau achevé grâce aux conseils de chacune. Peut-être auront-elles même le courage de le jouer : chaque année, Beats by Girlz organise une soirée-live pour que les participantes des ateliers puissent diffuser leur musique en public. Mais cette année n'est pas tout à fait comme les autres : aucune participante n'habite dans le 18e arrondissement. C'était pourtant le projet annoncé par FGO Barbara, qui souhaitait intégrer quatre personnes du quartier de la Goutte d'Or. Sarah Perez explique : *« Les ateliers sont toujours complets, il y avait beaucoup de candidates en liste d'attente »*, et aucune d'entre elles n'habitaient le quartier. *« On fera un appel à candidature pour la prochaine fois »*. Car il y a toujours une prochaine fois au FGO Barbara : *« C'est un lieu qui a mis l'accompagnement artistique des femmes dans son budget »*. Le projet de donner la place aux femmes dans la production musicale est-il encore plus ambitieux lorsqu'on parle des femmes de la Goutte d'Or ? La suite au prochain épisode. ●

PIA CARRON

* la non mixité choisie désigne le fait d'organiser un évènement entre femmes et incluant les minorités de genre.

En savoir plus : www.beatsbygirlz.org et fgo-barbara.fr

ABONNEZ-VOUS AU 18E DU MOIS !

Abonnement au mensuel Le 18e du mois

- ❑ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : ..... 17 €
- ❑ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) : ..... 29 €
- ❑ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : ..... 56 €
- ❑ Abonnement d'un an à l'étranger : ..... 35 €

Adhésion à l'association des Amis du 18e du mois

- ❑ J'adhère pour 1 an : ..... 20 €
- ❑ J'adhère pour 2 ans : ..... 40 €
- ❑ Je soutiens l'association : ..... 80 €

(comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois », 13, rue des Amiraux 75018 Paris

Nom : ..... **Prénom :** .....

Adresse : .....

E-mail : .....

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ❍
Adresse : Les Amis du 18e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris
courriel : 18dumois@gmail.com - **Site** : http://18dumois.info

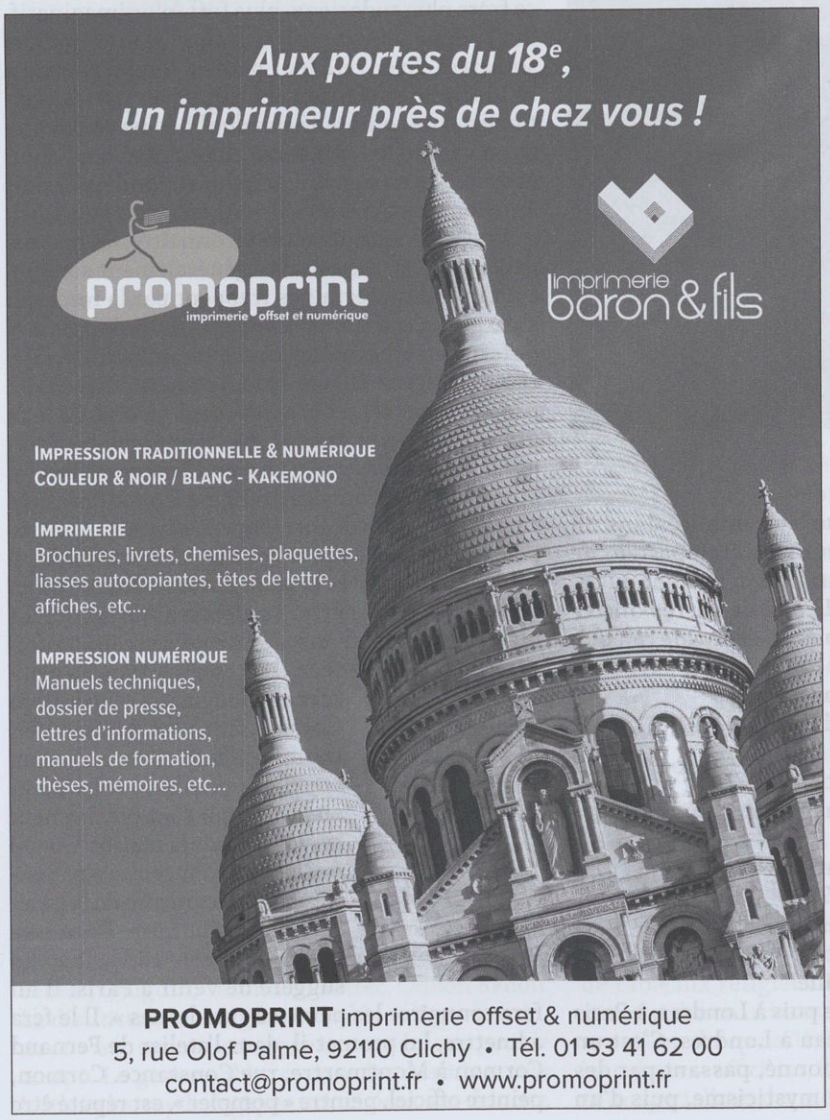
Un prix littéraire citoyen

Au premier rang, les trois lauréates. De gauche à droite : Véronique Christophides, Rachel Lesage et Laëtitia Gagnaire.

Le prix des Amis de la place Clichy, initié en juin dernier lors du festival citoyen Mix'cité, a été décerné à Véronique Christofides pour *Georges attendait Amélie*. Deux coups de cœur ont également récompensé les nouvelles *Le Syndrome de l'imposteur* de Rachel Lesage et *La Place* de Laetitia Gagnaire. L'idée de ce prix est celle de Dorothée de Linares, membre de l'association des Amis de la place Clichy : *« L'idée était de faire quelque chose dans la durée dans le cadre de notre festival et de créer des liens. »* Le jury était composé de cinq habitants choisis chacun dans l'un des quatre arrondissements mitoyens de la place, tous grands lecteurs, augmentés de Géraldine Mausservey, directrice de la Librairie de Paris, partenaire du projet. Tous ont donc lu les 61 nouvelles, envoyées principalement de Paris, dont le thème était justement « la place » . Selon les membres du jury, il y a des sujets qui sont revenus de façon récurrente : le général Mousset, dont la statue domine la place, mais aussi l'amour, la nostalgie, les souvenirs gais ou tristes, etc. Une belle initiative qui a incité de nombreux amateurs à se lancer dans l'écriture et à regarder avec d'autres yeux l'endroit où ils vivent (ou ont vécu). Les textes de la lauréate ainsi que les deux coups de cœur seront publiés sur le site du festival. ●

D.B.

festivalplaceclichy.fr



Jean-Claude N'Diaye

NOUVEAU

UNE BOULANGERIE À CHAPELLE INTERNATIONAL

Un de nos fidèles lecteurs nous a signalé l'ouverture d'une boulangerie. C'est le premier commerce de bouche pour ce quartier qui en manque cruellement. Elle fait le bonheur de ses premiers clients.

Quelques mots pour définir Ma mie est chaude : pain bio, au levain, artisanal et bonne conservation. Ici pas de baguette. Ce n'est pas rentable, et trop souvent enrichi en gluten. Le produit demande aussi un geste trop répétitif pour les façonner. Car tous les pains de Ma mie est chaude sont façonnés à la main par des boulangers amoureux de leur métier. Les étagères sont ainsi remplies de belles miches : Tradition, Poulbot, Com'panis ou Petit épeautre. Elles sont vendues au poids (8,90 € à 11,90 €). Et leur farine provient des Moulins familiaux dans le Vexin.

Les deux fondateurs, Aymeric, pâtissier et Sacha, boulanger, se sont retrouvés aux Compagnons du devoir après avoir chacun voyagé pendant une dizaine d'années pour se former. Pendant le covid, leur est venue l'envie de vendre du pain sur les marchés. Premier succès sur le marché Saint-Louis à Versailles, bientôt suivi par un deuxième à Paris 20e... Leurs produits sont aujourd'hui présents sur onze marchés, avec un rythme de travail très soutenu, pétrissage dans la nuit de jeudi à vendredi, cuisson de vendredi à samedi et vente le samedi matin.

Implantation dans le quartier

L'étape suivante, logique, c'était l'ouverture d'une boutique, baptisée Ma mie est chaude, début novembre. Et comme ils ne peuvent pas être « au four et au moulin », sur les marchés et dans le 18e, l'équipe s'est étoffée avec, entre autres, Nana, une jeune femme du quartier et Fousseyni, pour la vente en boutique.

Pour le moment, 60 à 80 clients par jour passent chercher du pain, un cake, un cookie, une brioche. Salades et sandwiches au nom évocateur, Salade de riz, jolie, jolie, Nage droit devant toi (au saumon) ou Le casse-dalle du lapin (nom donné aux apprentis charpentiers chez les Compagnons), sont aussi proposés à l'heure du déjeuner. Tout est fait maison et dans leur démarche de se fournir au plus près, Aymeric et Sacha ont pris contact avec Veni Verdi, la ferme urbaine sur le toit de l'école Eva Kotchever *(lire notre numéro 296, de septembre 2021)* auprès de qui ils se fournissent en condiments et en plantes tisanières.

Aymeric et Sacha visent une centaine de clients dans un premier temps, idéalement jusqu'à 250 pour pouvoir se dégager un salaire. Vous en ferez peut-être partie ? ●

SYLVIE CHATELIN

Ma mie est chaude, 19 rue Pierre Mauroy, ouvert du mardi au samedi, de 7 h à 20 h, www.mamieestchaude.fr/

VINCENT ET THÉO, LES FRÈRES VAN GOGH ET LE MARCHÉ DE L'ART

Une quarantaine de tableaux et une vingtaine de dessins réalisés par Van Gogh les deux derniers mois de sa vie sont actuellement exposés au musée d'Orsay. En tout et pour tout, le marchand d'art Théo aura vendu une seule toile de son frère Vincent. En cette fin de XIXe siècle, le marché de l'art n'en est qu'à ses débuts, sur les pentes de la butte Montmartre.

Ils ont les yeux bleus les deux hommes qui emménagent au début de juin 1886 au 54 rue Lepic et ils sont tous deux rouquins mais, pour le reste, très différents bien que frères. Vincent Van Gogh, l'aîné, 34 ans, a les épaules larges quoiqu'il se tienne voûté, le visage rude et maigre, comme taillé au couteau, les lèvres assez charnues, il est vêtu d'une vareuse d'ouvrier. Théo, 29 ans, en costume-cravate, semble beaucoup plus fragile et plus délicat. Vincent est peintre. Théo est marchand de tableaux, non pas à son compte mais comme directeur salarié d'une des galeries de la riche maison Goupil, une des firmes les plus puissantes du commerce de l'art en Europe. Il leur reste l'un comme l'autre moins de cinq ans à vivre. Pourtant, les deux années que Vincent Van Gogh va passer à Montmartre chez son frère Théo font éclater un feu d'artifice dans l'histoire de la peinture. Par ce bel été, dans ce Montmartre qui sent encore la campagne, Vincent est saisi par les couleurs et il peint, il peint sans cesse. Il ne cessera pas jusqu'à sa mort.

La maison Goupil & Cie

Vincent et Théo ont passé leur enfance dans un village des Pays-Bas où leur père était pasteur de l'Église réformée. Le grand-père, pasteur aussi, ainsi qu'un des oncles. Les trois autres oncles étaient marchands de tableaux et l'un de ceux-ci, « oncle cent » (diminutif de Vincent), avait acquis dans cette profession une position enviable. Il était devenu en 1856 l'un des trois associés de Goupil & Cie où il détenait 30 % du capital (Goupil en avait 40 %). « Oncle cent » revendra ses parts en 1878.

En 1869, à 17 ans, Vincent, le frère aîné, est embauché par Goupil & Cie. Il travaille à la succursale de La Haye puis à Londres, à Paris quelques mois, de nouveau à Londres. C'est un esprit tourmenté, désordonné, passant par des périodes d'exaltation, de mysticisme, puis d'un découragement qui le rend agressif et brutal. Il est limogé en 1876. Suivent dix années vagabondes, de Londres à Bruxelles ou Anvers. Il change constamment de lieu, d'amours, de projet d'avenir : commis de librairie, apprenti pasteur, et même évangéliste dans le bassin minier du Borinage (au sud-ouest de Mons) – il est d'ailleurs renvoyé par ses supérieurs qui trouvent qu'il s'engage trop aux côtés des miséreux. Habitant deux ans avec une ancienne prostituée, il sombre dans l'alcool. Il se découvre une passion : le dessin et la peinture. Passion dévorante à laquelle il décide de consacrer sa vie à partir de 1880. Il s'inscrit comme élève à l'Académie de peinture d'Anvers. Depuis plusieurs années, et cette situation durera jusqu'à sa mort, il vit aux crochets de sa famille, d'abord de son père qui lui fait des reproches de plus en plus violents, jusqu'à la rupture, puis de son frère Théo.

Ce dernier a été embauché lui aussi chez Goupil en 1873, à 16 ans et demi. Apprécié pour sa gentillesse, ne reculant pas devant les heures supplémentaires, il gravit les échelons. En 1879 il vient à Paris où il est bientôt nommé directeur d'une des trois galeries Goupil, celle du 19 boulevard Montmartre. Il ne gagne pas beaucoup d'argent et la pension qu'il verse à Vincent lui est une lourde charge.

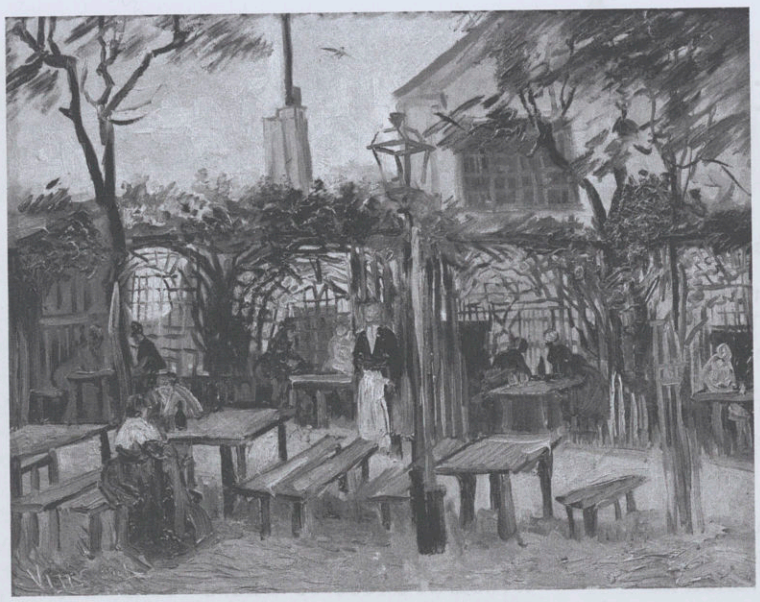
Rendez-vous sous Les Noces de Cana

Les sentiments de Théo envers Vincent oscillent constamment : il aime et admire depuis l'enfance ce frère plus audacieux, plus fort, plus imaginatif, mais, dans leur correspondance, il lui reproche son attitude envers leur père et son incapacité à se discipliner. Vincent ne supporte pas ses critiques. Il ne comprend pas que Théo ne parvienne pas à vendre les peintures et les dessins qu'il lui envoie. Il s'en agace. Théo lui répond qu'il doit améliorer son travail s'il veut qu'il soit vendable.

À cette époque, il faut le reconnaître, les œuvres de Vincent, d'une tonalité généralement sombre, sont inégales : certaines frappent par la force qui s'y exprime, par exemple Les Mangeurs de pommes de terre, mais beaucoup sont d'une grande banalité. Dans une lettre à l'une de leurs sœurs, Théo écrit : *« Maintenant il faut attendre qu'il montre s'il a du génie, je le crois et d'autres avec moi. Quand son travail sera bon, il deviendra un grand homme. »* Vincent, en ce début des années 1880, ne connaît presque rien à l'évolution de l'art moderne, il n'a vu que très peu de toiles des impressionnistes. En revanche, il sait ce qu'il déteste : la peinture académique qu'on voulait lui enseigner à l'Académie d'Anvers, qu'il a quittée à la suite d'une altercation avec un professeur. Il déteste la « grande » peinture des Bouguereau, Jean-Léon Gérôme, Cabanel, Meissonier, Detaille, Ziem... ceux que l'on appellera plus tard les « pompiers », et qui sont précisément les vedettes de la maison Goupil & Cie. Mais Vincent n'a pas encore une idée précise de la peinture qu'il veut faire. Dans une lettre de février 1886, Théo lui suggère de venir à Paris. Il lui fera connaître les peintres «modernes ». Il le fera admettre, lui promet-il, dans l'atelier de Fernand Cormon à Montmartre, rue Constance. Cormon, peintre officiel, peintre « pompier », est réputé être

> « Vincent, en ce début des années 1880, ne connaît presque rien à l'évolution de l'art moderne. »

musée Van-Gogh, Public domain, via Wikimedia Commons x2

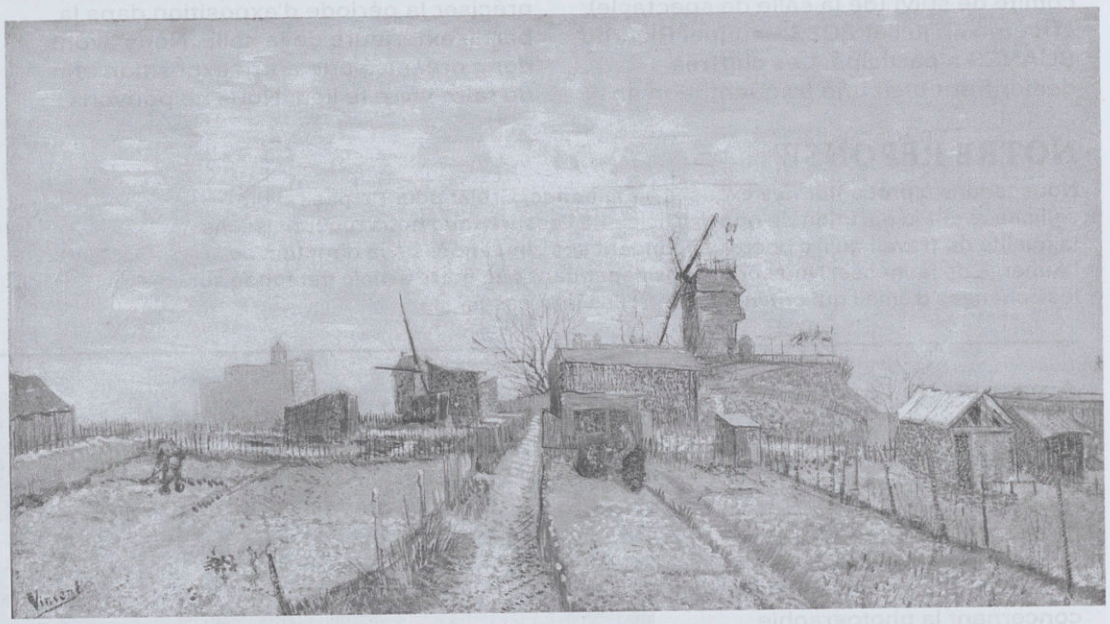


La Vigne rouge de Vincent van Gogh, page 16, l'unique toile vendue par Théo van Gogh.

Portraits à gauche de haut en bas, Vincent en 1872 âgé de 19 ans et Theo en 1878 à l'âge de 21 ans.

Et deux tableaux de Vincent van Gogh : Ci-contre, *La Guinguette à Montmartre*, 1886.

Ci-dessous : *Moulins et potagers de Montmartre*, 1887



un remarquable formateur. Théo ne s'attend pas toutefois à ce que Vincent arrive tout de suite. Et voilà que le 1er mars 1886, sans préavis, on apporte à Théo un billet de son frère, écrit à la gare du Nord : *« Mon cher Théo, ne m'en veux pas d'être venu tout d'un trait. J'y ai tant réfléchi et je crois que de cette manière nous gagnerons du temps. Je serai au Louvre à partir de midi. »* Il lui donne rendez-vous dans le salon carré du musée, devant Les Noces de Cana de Véronèse. Théo habite à ce moment-là un appartement minuscule rue de La Tour-d'Auvergne dans le 9e arrondissement. Y vivre à deux, c'est impossible ! Par l'intermédiaire d'un de ses amis courtier en tableaux nommé Portier, qui a sa galerie au 54 rue Lepic, Théo trouvera à louer un trois pièces au 3e étage de cet immeuble, où ils resteront deux ans.

« C'est ici le déshonneur de l'art français ! »

La décennie 1880-1890 marque un tournant dans l'histoire de l'art en France. Une génération de « modernes » accède à la célébrité : les impressionnistes Claude Monet, Renoir, Sisley, Pissarro intéressent maintenant certains collectionneurs. Et déjà émerge une nouvelle génération de très jeunes artistes : Signac, Seurat, Gauguin, Cézanne, Lautrec, Odilon Redon. La distinction entre genre « noble » et genre « mineur » est encore en vigueur, mais pour peu de temps. Le genre noble, ce sont les grands sujets historiques, mythologiques ou religieux. Au-dessous, les scènes de genre, images de la vie courante. Dans ce domaine, les sujets orientalistes, exotiques, sont à la mode ainsi que les images de vie tranquille à la campagne ou bien les scènes d'amour chaste ou frivole. Encore plus bas, on trouve la peinture de paysage, en cours de réhabilitation en raison du succès grandissant des peintres de l'école de Barbizon des années 1840, Théodore Rousseau, Millet, auquel il faut ajouter Corot et Eugène Boudin. Enfin, tout en bas, gisent les natures mortes. Un des maîtres du genre noble, c'est Gérôme, 56 ans en 1880. Un tableau, Le Siècle d'Auguste, lui a valu dès 1855 les faveurs de Napoléon III et l'octroi de la Légion d'honneur. En 1863 il épouse une des filles de Goupil, le marchand de tableaux, et il fait la pluie et le beau temps dans l'entreprise qui emploie Théo Van Gogh. Il a son atelier au 65 du bd de Clichy et il reçoit de nombreux élèves. Il s'est opposé avec succès à l'admission des impressionnistes au salon, la principale manifestation artistique annuelle. Lors de l'Exposition de 1900 encore, il arrête le président de la République à l'entrée d'une salle dédiée à Claude Monet et ses amis, en s'écriant : *« Arrêtez, monsieur le Président, c'est ici le déshonneur de l'art français ! »*

Au cours des dix ans qu'il passe à la galerie du boulevard Montmartre, Théo Van Gogh va acheter ou vendre environ 1 100 tableaux.

Un autre peintre « noble », Bouguereau, auteur de tableaux religieux ou mythologiques, vierge consolatrice ou naissance de Vénus, est sous contrat avec Goupil depuis 1866. Également chez Goupil, les peintres « officiels », Salmson, Landelle, Delaunay, et les spécialistes des scènes militaires. La Troisième République, soucieuse de faire oublier la défaite de 1870, favorise les images exaltant l'héroïsme des soldats français. Ces artistes monopolisent les commandes publiques, ils décorent le Panthéon, l'Opéra, le Louvre, l'hôtel de ville de Paris, la Sorbonne, des églises et des théâtres dans toute la France. Toutefois, des changements apparaissent : la spéculation s'est emparée de l'art. Les tableaux, les sculptures sont des placements que des collectionneurs achètent au moment où leur cote est basse, avec l'idée de les revendre plus chers par la suite. La maison Goupil & Cie, née en 1827, s'était formidablement développée grâce à la vente de reproductions de tableaux, d'abord sous forme de gravures, d'estampes, puis, à partir des années 1850, en utilisant la photographie. L'entreprise possède des succursales à Londres, Berlin, La Haye, New York. A Paris, elle a trois établissements : rue Chaptal, place de l'Opéra et sur le très passant boulevard Montmartre, là où travaille Théo. Elle possède aussi une usine à Asnières où sont fabriquées les reproductions photographiques. Elle édite également la revue *Les Lettres et les arts* et les numéros spéciaux du *Figaro* consacrés au salon. Théo Van Gogh ne s'occupe pas des reproductions mais des tableaux. Au cours des dix ans qu'il passe à la galerie du boulevard Montmartre, il va acheter ou vendre environ 1 100 tableaux. ●

DANIELLE FOURNIER, D'APRÈS UN ARTICLE DE NOËL MONIER PARU DANS LE N° 57 DE DÉCEMBRE 1999.

Nous retrouverons les frères Van Gogh et les marchands d'art à Montmartre dans notre numéro de janvier 2024.

Van Gogh à Auvers-sur-Oise, jusqu'au 4 février au musée d'Orsay, esplanade Valéry Giscard d'Estaing, métro Rue du Bac, musee-orsay.fr

ON NOUS ÉCRIT

A propos de l'article « Une salle (encore) trop souvent vide » paru dans notre numéro 320

Je suis le directeur sortant de l'auberge de Jeunesse Yves ROBERT et j'avoue apprécier moyennement les propos tenus et l'image véhiculée. Donc puisque ce travail n'a pas été effectué au préalable par vos soins, je me permets d'exprimer un avis contradictoire que vous apprécierez à votre guise :
1. La fréquentation de la salle de spectacle est en croissance - vous trouverez en PJ le compte rendu du comité de suivi (de la salle de spectacle) effectué en juillet 2023 - auquel Ricardo SUANES a participé. Les chiffres démontrent bien une fréquentation en hausse avec un premier trimestre 2023 très prometteur.
2. Ce comité de suivi permet aux associations de riverains, administrations et artistes de venir exprimer leur avis sur cette salle/sa gestion... Il s'agit bien d'une consultation locale – annuelle et ouverte. Nous demandons chaque année à la mairie les personnes et organismes à convier.
3. Il est interdit de vendre à perte – donc le tarif « asso » à 500 € n'était tout simplement pas possible à maintenir (les frais de régisseur / ménage / amortissement sont bien plus élevés que 500 €)
4. Ricardo a réservé la salle - sans nous préciser la période d'exposition dans la partie extérieure de la salle. Nous avons donc organisé une autre exposition afin de faire vivre le lieu. Nous ne pouvons pas « deviner » quelles seront les dates d'exposition de chacun de nos clients. Il n'y a donc rien d'arbitraire dans l'annulation de cette exposition – il y a simplement un oubli de réserver l'espace de la part de Ricardo.
5. Effectivement Ricardo a installé une exposition en 2022 de photos et dessins de corps nus – ce qui ne correspond pas à notre public (car nous sommes une auberge de jeunesse qui accueille aussi des groupes de primaires).
Je suis habitant du 18e et je ne vous cache pas que je suis blessé par votre article. Il véhicule une image de moi peu élogieuse alors même que la fréquentation de cet établissement a doublé pendant les 5 ans de ma direction.

Emmanuel Grelat

NOTRE RÉPONSE

Nous tenons à présenter nos excuses à Emmanuel Grelat pour ne pas l'avoir sollicité avant la parution de notre article et à l'assurer que nous reconnaissons la qualité du travail qu'il a accompli pendant ses cinq années à la direction de l'Auberge de jeunesse. Nous précisons cependant que notre article est fondé sur les échanges d'email qui ont eu lieu entre les intéressés.

A propos de l'article « Les riches heures de la brasserie Wepler » paru dans notre n° 320

Dans l'article consacré à la brasserie Wepler pages 16 et 17, j'ai relevé une grosse erreur concernant la photographie d'illustration. En effet, par deux fois l'auteur de l'article fait référence à l'année de la photo. Erronée. J'ai d'abord été intriguée par le modèle des voitures... Puis par les rails de tramway (disparus à la fin des années 1930 à Paris), puis par la publicité de la crème de Rufisque des huileries Desmarais...et finalement j ai trouvé en cherchant (peu).
Si la photo provient bien du fonds du musée Carnavalet elle ne date pas de 1952 mais de 1933. Elle porte le numéro d'inventaire 2018.5.839. Il existe dans le même fonds photographique du musée une photographie datée « environ 1952 » portant le numéro 2018.5.860 qui semble un peu plus en adéquation avec l'article.

Véronique Florion

Collection du Musée Carnavalet

NOTRE RÉPONSE

Vous avez tout à fait raison, bien sûr. Nous avons fait plusieurs recherches pour retrouver la photo à laquelle l'auteur fait référence dans son article (reproduite ci-dessus). Et parmi les images que nous pouvions utiliser pour l'illustration nous n'avons pas pris garde à l'année de la prise de vue finalement choisie... Merci de nous lire si attentivement.

UN SOU EST UN SOU

Nous avons résisté autant que possible mais rattrapés par l'inflation, nous devons nous résigner à augmenter le prix de notre journal.
A compter du numéro de janvier, pour ne rien rater de la vie passionnante de notre arrondissement, il faudra ajouter 20 petits centimes au prix de vente actuel de votre mensuel qui passera à 3 €.
Et pour vos idées cadeaux, c'est le moment d'en offrir un durable.
Dépêchez-vous, tous les abonnements souscrits (11 numéros) avant le 31 décembre le seront au prix actuel (29 €) avant de passer à 31 € ensuite.

L'équipe du 18e du mois

DES TRÉSORS DANS TOUS LES QUARTIERS

LES TROIS MARCHÉS DE NOËL DU HASARD LUDIQUE

Pour vos idées cadeaux, un petit tour au marché de Noël « Made in 18e », sur les quais de la Petite Ceinture. Une sélection de créations pensées et/ou fabriquées dans le 18e : mode, déco, bijoux, gourmandises, papeterie... Et l'occasion de rencontrer l'équipe du 18e du mois, pour discuter, échanger et pourquoi pas, nous rejoindre. Et d'offrir LE cadeau « Made in 18e » qui dure, un abonnement pour recevoir chaque mois toutes les infos nécessaires pour bien vivre notre arrondissement. Nous partagerons notre table avec Le Chiffon, journal francilien indépendant, le dimanche 10 décembre, de 12 h à 20 h.

Les samedi 2 et dimanche 3 décembre de 12 h à 20 h : le marché Ubuntu, organisé par l'association Je consomme noir, célèbre les cultures afro-caribéennes à travers des marques éco-responsables, éthiques et durables Et le dimanche 17 décembre de 12 h à 20 h : The Gros marché de Noël 100 % femmes, pour retrouver la crème des créatrices et ajouter aux cadeaux un peu de militantisme !

Le Hasard ludique, 128 avenue de Saint-Ouen

MARCHÉ DE NONO

Le marché de Noël des étudiant.es créateur.ices est de retour pour la troisième année pour mettre en valeur la créativité des jeunes : céramiques, illustration, crochet, photos, bijoux.

Samedi 9 décembre, de 14 h à 21 h, de 18 h 30 à 20 h, drag show et jeux avec Victoria Sucrette, méga-tombola et buffet. Chez Phiphi, 83ter rue Philippe de Girard

MARCHÉ DE CRÉATRICES

Cinquième édition de ce marché 100% féminin qui soutient les auto-entrepreneuses indépendantes dans les domaines artistiques (peinture, dessin, sculpture, photographie, design, bijouterie, tricot...).

Dimanche 10 décembre de 14 h à 22 h, 12 esplanade Nathalie Sarraute

VENTE SOLIDAIRE

Braderie de Noël à la Maison verte : vêtements, livres et divers objets pour des cadeaux solidaires à prix réduits. Tous les fonds financeront les actions de solidarité de l'association.

Vendredi 8, de 16 h 30 à 19 h, samedi 9, de 10 h à 13 h, 127 rue Marcadet

ITINÉRAIRE DE NOËL À LA GOUTTE D'OR

Avec le Parcours de Noël à la Goutte d'Or faites vos achats à travers un itinéraire qui permet de découvrir le quartier et ses boutiques, en valorisant les artisans et les commerces locaux et indépendants ! Des bijoux aux produits de bouche, de la maroquinerie aux livres, en passant par les créations florales, les savons artisanaux, les vêtements et accessoires, de quoi trouver des cadeaux pour chacun.

Samedi 2 et dimanche 3 décembre de 11 h à 21 h

MARCHÉ FLOCON

Trois week-ends pour flâner dans cette jolie rue piétonne au pied du Sacré-Coeur ! Les commerçants de la rue proposent des idées-cadeaux (bijoux, céramique, illustrations, plantes, jouets, décoration, mobilier, cartes de vœux, épicerie fine, vaisselle, linge de maison...), des stands gourmands (vin chaud, crêpes et gaufres, etc) et des animations pour petits et grands.

Week-ends des 2 et 3, 9 et 10, 16 et 17 décembre, rue Ferdinand Flocon, samedi de 10 h à 20 h, dimanche de 10 h à 18 h

LES PÈRES NOËL VERTS DU SECOURS POPULAIRE

Pour la première fois, ils vont sillonner la France pour de grands événements de mobilisation, de collecte et de solidarité. Jouets, sapins, déco de Noël, produits festifs, ils organisent des libres-services de Noël où les parents font des emplettes à petits prix. Le Secours populaire et ses 90 000 animateurs-collecteurs bénévoles lancent un appel urgent à la solidarité et invitent tous ceux qui le peuvent à se mobiliser.

noel.secourspopulaire.fr.

NO-NOËL AU POULPE

Vente de cadeaux de Noël solidaires.

Mercredi 20 au samedi 23, de 14 h à 19 h, 4bis rue d'Oran

PORTES D'OR DE NOËL

Les artistes de la Goutte d'Or ouvrent leurs portes pour une expo-vente. Des peintures, sculptures, dessins mais aussi des céramiques, bijoux, créations textiles, livres d'artistes, collages, de la photo, de la gravure, etc. Ces pépites sont exposées dans des lieux bien connus du quartier : l'atelier Cuneo, l'association Les Enfants de la Goutte d'Or (EGDO), les Xérographes, Plast, Les 26 chaises, les ateliers Borax et Onionoir et au 5 villa Poissonnière.

Week-ends des 8, 9, 10 et 15, 16, 17 décembre, vendredi 17 h-20 h, samedi et dimanche 14 h-20 h,

BAZAR DE NOËL CHEZ CANOPY

Autour d'un bon vin chaud et de délicieuses crêpes, trouvez le bon cadeau parmi les vêtements, bijoux, peintures ou sacs, proposés par une dizaine d'artisans.

Samedi 16 et dimanche 17, de 13 h à 18 h, 19 rue Pajol

VENTE EN ATELIER

Manuela Luchtmeijer, artiste peintre et Jean-Claude N'Diaye vous proposent des compositions végétales, des bijoux, dessins, carnets, mugs, compositions à suspendre ou à poser. Soyez les bienvenus pour un vin chaud !

Vendredi 15, de 16 h à 20 h et samedi 16, de 11 h à 19 h, 82 rue Marcadet

ET ENCORE...

MARCHÉ DE NOËL 100% 18E !

Organisé par des acteurs possédant un engagement local et artisanal : New Age (une boutique éco-responsable), Fleurs de sardines (savonnerie artisanale) et Chapitre maison (fabrication artisanale d'objets en béton).

Dimanche 3 décembre 2023, de 10 h à 18 h, place Jules Joffrin

HÔTEL MAISON MONTMARTRE

Des créateurs et créatrices, des vêtements et des bijoux upcyclés, un espace bien-être ainsi que de la fripe.

Samedi 2 décembre de 14 h à 22 h et dimanche 3 décembre de 12 h à 18 h, 32 avenue de la porte de Montmartre

FESTIVAL DE NOËL ARTISANAL

Samedi 9 et dimanche 10 décembre à La Recyclerie, 83 boulevard Ornano

VILLAGE DE NOËL

Organisé par la Maison Bleue, avenue de la porte de Montmartre.

Du 16 au 28 décembre, de 10 h à 19 h

MUSIQUE

LE CLASSIQUE S'EMPARE DU LMP

Pour sa 5e édition, la Semaine classique du Lavoir se déploie sur le quartier de la Goutte d'Or et réserve encore de belles surprises.

Il y a six ans, la violoncelliste Michèle Pierre arrive par hasard au Lavoir moderne parisien. Formée au Conservatoire national supérieur de musique, celle qui louche sur le jazz depuis l'enfance et tout ce qui sort un peu des clous - propose un spectacle en duo à la compagnie Graines de soleil, en charge du LMP. Séduite, l'équipe lui offre de s'associer pour monter un festival classique. Michèle Pierre fonde l'association Le Ponton des arts avec quatre complices et a carte blanche pour imaginer une programmation qui lui ressemble. Étalée sur quatre jours, elle fait la part belle à des artistes plutôt classiques. Des violoncellistes bien sûr, mais aussi chanteurs, et des instrumentistes qui conçoivent le rapport à la musique dite savante différemment : plus convivial, plus ouvert sur d'autres répertoires, intégrant les non-professionnels. Et ça marche.

Des ateliers pour tous publics

Le projet rayonne sur le quartier à travers des ateliers menés en amont, dans divers lieux comme le centre social AGO, le café des enfants de Home Sweet Mômes, l'espace Canopy, ou l'IME Robert Doisneau. « Deviens chef d'orchestre » et « L'émotion en musique » sont quelques-uns des thèmes abordés, mais aussi « Violoncelle et yoga » avec l'orchestre du conservatoire du 18e et bientôt une « Chorale éphémère » qui fait chanter les gens dans la rue.

Côté scène, le festival commence par une prestigieuse soirée gospel avec la soprano Marie-Laure Garnier, nommée aux Victoires de la musique en 2021, et la pianiste Celia Oneto Bensaid. À noter également une soirée violoncelle et basson, et une autre – surprenante – consacrée au violoncelle mais sur des musiques punk et électro. Cerise sur le gâteau, le concert gratuit Cellobazar, une scène ouverte à tous ceux qui veulent venir jouer de leur violoncelle avec d'autres. Que du bonheur ! ● DOMINIQUE BOUTEL

Du 7 au 10 décembre, au Lavoir moderne parisien, 35 rue Léon, métro Château Rouge, http://www.lasemainelassiquedulavoir.com
Pour s'inscrire à la scène ouverte lepontondesarts@gmail.com

© Lusankar Productions

NEMO : À LA CROISÉE DU RÉEL ET DU VIRTUEL

La biennale des arts numériques investit le Centquatre dans un foisonnement d'installations toutes plus intrigantes les unes que les autres.

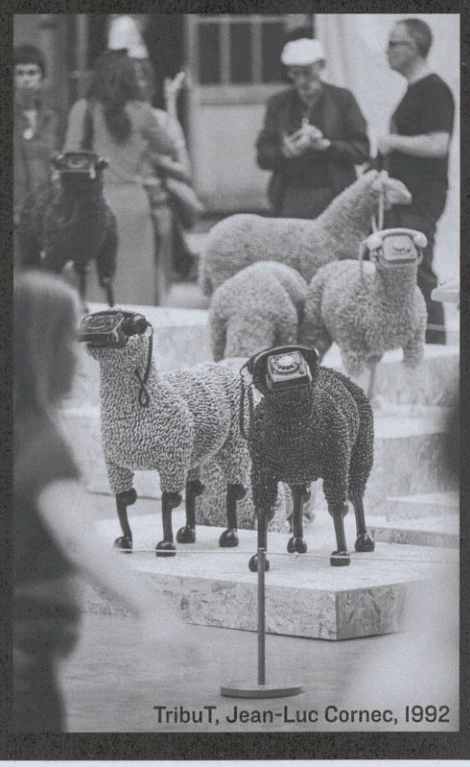
Nemo est une exposition riche, un peu déroutante parfois, mais non dénuée d'humour, qui suscite réflexion. Pour sa 5e édition la biennale des arts numériques de la Région Ile-de-France a choisi pour titre « *Je est un autre ?* » A l'affirmation énoncée par Arthur Rimbaud dans sa correspondance, les commissaires de l'exposition ont préféré substituer une question. A l'heure des nouvelles technologies de l'information, des réseaux sociaux et de l'intelligence artificielle, c'est sur cette interrogation que les œuvres présentées nous invitent à nous pencher. Certaines dénoncent en des vidéos ironiques nos identités surveillées, analysées, par les réseaux sociaux, dressées en profil à des fins mercantiles, injonctions à être « soi-même » c'est-à-dire conformes à la norme sociale où chacun doit afficher son bien-être, obtenu par la soumission aux prescriptions diffusées. D'autres, plus effrayantes, nous font spectateurs d'adolescents totalement absorbés se perdant dans leurs jeux vidéo, allant même parfois jusqu'à se mutiler voire se suicider. Réelle information ou rumeur dont est friand le web ? Mais de façon ludique et joyeusement les avatars peuvent aussi inviter à bouger, à danser et même participer à un défilé de mode. Et pour après notre mort physique que choisirons-nous comme mausolée funéraire virtuel ? Mais avant, nous devons déjà envisager les soins intensifs à procurer à nos machines souffrantes en fin de vie.

L'intelligence artificielle et le vivant

Entre œuvres sur écran, hologrammes, impression 3D.... Nemo présente un large panorama des créations rendues possibles par l'intelligence artificielle. Mais celle-ci peut aussi permettre de produire des « deepfakes » (hypertrucages) comme nous le rappelle une savoureuse installation. Cet autre que nous serions est aussi l'ensemble du vivant. Il nous est alors proposé de réunir nos ADN pour retrouver nos origines, poussières d'étoiles et devenir galaxie. Délaissant écrans, robots et autres objets, les technologies iront-elles jusqu'à permettre de créer la première œuvre spatiale pour terriens et futurs voyageurs suborbitaux et faire de la terre une œuvre ? Signer la fin de l'art.

Un conseil : vu le nombre d'œuvres et leur diversité prévoyez votre après-midi, et, si vous manquez de temps, sachez que pour 1 € supplémentaire vous pouvez y retourner pour une seconde visite. ● PATRICK MALLET

Jusqu'au 7 janvier au Centquatre, 5 rue Curial, métro Stalingrad ou Riquet, ouvert du mercredi au dimanche de 14 h à 19 h et le mardi durant les vacances scolaires. www.104.fr



TribuT, Jean-Luc Cornec, 1992

© Quentin_Chevrier

JEUNE PUBLIC

A partir du jeu vidéo

Dans sa pièce *Sur moi le temps*, créée en 2022, Anne Contensou (Cie Bouche bée) s'est saisie du territoire du jeu vidéo pour interroger la construction de soi et aborder la question du lien, de la transmission et de la solitude. Enfant, Florian jouait avec son père à un jeu de course automobile sur console. Quelques années plus tard, alors que son père est mort, il retrouve la console, la rallume et découvre, stupéfait, le « ghost » généré automatiquement par le jeu, fantôme de la voiture alors pilotée par son père. Dès lors, Florian enchaîne les parties avec un père « revenant » qui guide ses nouvelles courses. Mais qu'arrivera-t-il s'il le dépasse ? ● V.S.

Vendredi 15 décembre à 19 h au Grand Parquet, 35 rue d'Aubervilliers, dès 9 ans, billetterie au 01 40 03 72 23 ou sur legrandparquet.fr, 10 € tarif plein, 8 € pour les moins de 12 ans.

THÉÂTRE

ROSEMARY LOVELACE N'A PAS DIT SON DERNIER MOT

Allez vite voir *Rosemary Lovelace fait ça devant tout le monde* avant qu'il ne soit trop tard. Ce two women show nous emporte loin du royaume de la morosité.

Rosemary Lovelace en a gros sur le coeur : autrice à succès de centaines de romans à l'eau de rose, elle se voit boudée par la critique et les lecteurs. Mais l'experte romancière a plus d'un tour dans son sac pour vaincre l'adversité. Aidée de Thérèse, sa fidèle assistante, aussi mutine que sa patronne, elle décide de prendre le taureau par les cornes. Ils verront de quel bois elles se chauffent. Elle va écrire son nouveau livre en direct devant et avec les spectateurs.

Cette trame sert bien sûr de prétexte à Marie Charlet et à Anne Cadilhac, l'écrivaine et sa collaboratrice, pour nous offrir un festival de fantaisie, d'humour et de chansons. Les mésaventures et l'émancipation de Monique, la jeune bourgeoise promise par sa famille à un vieux barbon, deviennent une belle occasion pour nous faire rire et surtout pousser la chansonnette. Dans ce domaine, les deux artistes, dotées d'une solide formation musicale, se régalent et nous régalent : Marie Charlet interprète certains des airs les plus savoureux du répertoire des années vingt – mais pas seulement – et Anne Cadilhac l'accompagne au piano. Merci à elles, à Frantz Morel A L'huissier, co-auteur avec Marie Charlet, et metteur en scène de ce divertissement et à toute l'équipe de nous faire partager le plaisir de ce spectacle. ● DOMINIQUE GAUCHER

Jusqu'au 18 décembre, au théâtre Montmartre Galabru, 4 rue de l'Armée d'Orient, métro Abbesses ou Blanche, tous les lundis à 19 h 30, theatregalabru.com

THÉÂTRE

LE MYTHE ROMÉO ET JULIETTE TOUJOURS VIVANT

Le classique du théâtre shakespearien est adapté ici avec une originalité : c'est le public qui distribue les rôles.

Comment être fidèle à l'histoire racontée par Shakespeare (publiée pour la première fois en 1597) en apportant une vraie touche originale ? Comment justifier une nouvelle création sans tomber dans le mimétisme ou le hors-sujet ?

Ce Roméo et Juliette relève le défi et propose un bon compromis entre la tradition et la modernité. L'histoire de haine entre deux familles de Vérone, les Capulet et les Montaigu est parfaitement restituée. Comme on le sait, deux enfants de ces familles, Roméo et Juliette, s'extirpent de la haine viscérale, aveuglante pour construire une relation amoureuse, passionnelle, absolue. Mais la logique de discorde est plus forte que l'amour. Et les deux amants vont choisir de mourir, plutôt que de vivre l'un sans l'autre.

Sur scène, les sept comédiens enchaînent les personnages. Les seconds rôles ont de l'épaisseur : le prince Escalus qui cherche (en vain) à apaiser la cité de Vérone, le cousin de Juliette, Tybalt, qui défie Roméo et tue son ami Mercutio, etc. Et puis, bien sûr, il y a le frère Laurent, personnage d'apaisement et de dialogue qui va bien involontairement précipiter la mort du couple.

Mais cette pièce vaut également le détour pour les novations qu'elle introduit. Déjà, elle se joue des séparations sexuelles : Roméo est interprété par une femme et Juliette par un homme. Mais en fait, cela dépend des soirs puisque c'est le public qui fait, en début de représentation, la distribution des rôles. La troupe, très jeune, tournoie sous nos yeux, interprétant, souvent avec humour, cette pièce du XVIe siècle qui résonne étonnamment en ce XXIe siècle. ● NOËL BOUTTIER

Jusqu'au 7 janvier au théâtre Lepic, 1 avenue Junot, métro Lamarck-Caulaincourt ou Blanche, les mercredis 19 h et samedis 17 h, 01 42 51 13 79, theatrelepic.com

Matthieu Camille Colin

STEINLEN, L'AMI DU PEUPLE

Le 13 décembre 1923, au 73 de la rue Caulaincourt, s'éteignait le plus montmartrois des peintres suisses, Théophile-Alexandre Steinlen. A l'occasion de ce centenaire, le musée de Montmartre lui consacre une rétrospective illustrant chaque facette de son œuvre.

La rentrée du soir 1897 huile sur toile 65 x 50 cm.

On voulait en faire un pasteur. Le jeune Théophile préféra étudier le dessin à Mulhouse avant, en 1881, de tenter sa chance à Paris. Adopté par les artistes de la Butte, il met son crayon au service de revues politiques et satiriques et crée l'affiche de la tournée du Chat Noir, image symbolique du Paris 1900. Steinlen adorait les chats et en a hébergé jusqu'à quinze. Il les a croqués dans toutes les attitudes. Le parcours démarre avec eux. Joueurs dans des pages proches de la BD, plus inquiétants dans une scène d'idolâtrie : *L'Apothéose des chats*.

Peintre des gens de peu

Steinlen gagne son pain avec les affiches, les dessins de presse et les illustrations. Il en créera des milliers. Parallèlement il poursuit une carrière de peintre avec une sensibilité pour les petites gens et les métiers manuels : terrassiers, maçons, charretiers, blanchisseuses ou porteuses de pain. Il le proclame, « *Tout vient du peuple, tout sort du peuple et nous ne sommes que ses porte-voix.* »

Des prostituées lui servent de modèles (*La Pierreuse*). Curieux de leur condition, il visite la prison Saint-Lazare et en sort avec une série de croquis décrivant leur quotidien. Car, malgré son côté casanier, il a une âme de reporter. En 1906 il va à Courrières, après la catastrophe. En témoigne un saisissant diptyque, d'un côté les mineurs, de l'autre les trieuses de charbon, deux groupes humains écrasés par un labeur harassant. Lors de la guerre de 14-18, le peintre se rend sur le front plusieurs fois. Mais ce sont les conséquences de cette boucherie qui l'inspirent : le chagrin des veuves, la lassitude résignée des convalescents.

Steinlen essaie toujours autre chose. Il peint des paysages champêtres, imagine des allégories détournant les codes de l'art religieux, des personnages christiques réclamant des comptes à un clergé à l'opulence indécente. L'exposition s'achève avec les portraits de Masseïda. A la mort de son épouse, cette jeune africaine entre au service de l'artiste et lui sert bientôt de modèle. Il s'amuse à la représenter dans l'attitude de l'*Olympia* de Manet.

Bizarrement, aucun chat noir ne s'est glissé à l'intérieur du tableau. ● MONIQUE LOUBESKI

Jusqu'au 11 février, au musée de Montmartre, 12 rue Cortot, métro Lamarck-Caulaincourt, chaque jour de 10 h à 18 h, tarif 15 €, museedemontmartre.fr

THÉÂTRE

CHAMAILLERIES AVANT ENTERREMENT

Quand quatre frères et sœurs se retrouvent autour d'*Une bonne bière* pour organiser les obsèques de leur père.

Gérard, un papi breton fondu de vélo, porté sur la bouteille, passe subitement l'arme à gauche. Ses quatre enfants, sans vrais atomes crochus, se réunissent pour organiser les obsèques. Gildas et Gaëlle, les aînés, débarquent dans une maison au décor figé dans les années 1970. Ils retrouvent Rico, un garçon intellectuellement limité qui partageait le quotidien du paternel. Tous deux nagent en pleine crise. Gildas, père de famille nombreuse, catho tradi, semble troublé par un amour de jeunesse. Gaëlle vient de rompre avec son petit ami. On attend l'arrivée du benjamin, Erwann, un comédien qui se rêve en nouveau Al Pacino mais tourne des pubs diffusées dans les centres Leclerc.

Secrets de famille

Va alors s'engager – autour d'une bière – un processus de négociation sur chaque aspect des funérailles : la tenue du défunt (remisé à la cave dans un souci de conservation), la rédaction du faire-part, la musique de la cérémonie, le choix du cercueil, etc. A chacun sa priorité. Gildas insiste sur le respect dû au disparu, Rico tient à l'exécution de ses dernières volontés, tandis qu'Erwann louche très fort sur l'héritage. Tout ce remue-ménage ramène à la surface des secrets de famille pas très bien enterrés, eux. Après s'être replongé dans de vieilles habitudes d'enfance, chaque membre de la fratrie sera amené à réviser son jugement, à considérer les autres d'un œil neuf.

La pièce, créée en 2017, est jouée dans une nouvelle mise en scène de Gilles Dyrek, complice de l'auteur, Xavier Martel (il interprète Gildas) depuis leur formation à l'école de la rue Blanche. Sa précision, son sens du rythme, font ici merveille. L'histoire vient d'une expérience personnelle, mais trouvera sans nul doute un écho chez les spectateurs. Ni triste ni grinçante, la pièce est très vivante. On s'amuse avec ces galopins attardés retrouvant in extremis leur complicité. ● MONIQUE LOUBESKI

Une bonne bière, jusqu'à fin février, au Funambule, 53 rue des Saules, métro Lamarck-Caulaincourt le jeudi et le vendredi à 19 h ou à 21 h, le dimanche à 16 h. Réservation au 01 42 23 88 83 ou sur www.funambule-montmartre.com

JEUNE PUBLIC

DANSE À L'ETOILE DU NORD

Pour la sixième année, le festival de danse jeune public Flip Flap invite les enfants à découvrir des spectacles originaux. Certains sont programmés sur le temps scolaire, mais deux sont aussi à voir (dès six ans) les mercredis et samedis. *Le Royaume de Billie Bou* (le 6 décembre à 14 h 30 et le 16 décembre à 16 h), est une création de la chorégraphe Sandra Abouav (compagnie METAtarses), conçue et interprétée avec l'autrice-illustratrice Magali Le Huche. Magali s'amuse à dessiner Sandra, mais de mouvements en grimaces, la danse va trop vite et le crayon ne peut plus suivre. Magali s'enferme alors avec Sandra dans le dessin et elles deviennent Billie et Bou, les personnages de l'histoire qu'elles vont inventer. Embarquées dans leurs aventures, elles se métamorphosent, plongées dans un monde où l'on se parle par onomatopées... *Côte à côte*, de Sandra Geco (Compagnie &co, le 23 décembre à 14 h 30) est un duo alliant théâtre physique, hip hop, cirque et danse contemporaine. Les corps s'enlacent, chutent, se relèvent pour s'enlacer de nouveau. ● V.S.

Flip Flap, du 4 au 21 décembre à L'Etoile du Nord (et hors les murs), 16 rue Georgette Agutte, informations et réservations au 01 42 26 47 47 ou sur www.etoiledunord-theatre.com, 8 € pour les adultes, 5 € pour les enfants

ATELIERS D'ANVERS AUX ABBESSES

LES EMILES 2023 RÉCOMPENSENT LE PETIT FORMAT

Le premier prix des Emiles 2023 a été décerné à l'artiste peintre Elodie Hyvernage, par un jury de neuf membres de la société civile. L'œuvre distinguée est un dessin très travaillé au crayon, encre et peinture de même format 15 x 15 que l'ensemble des 96 ouvrages affichés au Mur des Emiles, pendant l'opération « Portes ouvertes 2023 » des ateliers de l'association d'Anvers aux Abbesses. La lauréate est récompensée par une exposition personnelle dans une galerie du quartier, et son œuvre est acquise pour 200 € par l'association.

Le jury ayant primé trois œuvres, les 2e et 3e prix sont attribués respectivement à Astolfo Zingaro (peinture-dessin) et Isabelle Bidaut (peinture-aquarelle). Ils se sont vu remettre des bons d'achat de matériel relatif à leur art d'une valeur de 100 €. Enfin le prix du public a été décerné à Cathy Bion (photographie).

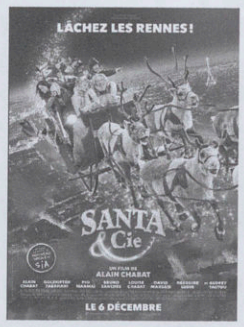
Et pour la petite histoire, Paul Dehedin, illustrateur, lauréat du prix Branch'Art à la fin des années 1990, avait proposé de remettre en jeu sa récompense (1000 francs) pour un petit format. L'idée fut acceptée par l'association mais quel nom lui donner ? Le jour où Paul se mit à y réfléchir était la Saint-Emile, Emile-mille francs, les Emiles étaient nés. ● J.GA

LE 18E EN SCÈNES

Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

SANTA ET COMPAGNIE D'ALAIN CHABAT (2017)

Lors d'une fin d'année passée en Californie, Alain Chabat se sent cerné par les Pères Noël rouges semblant tous faire la publicité d'un célèbre soda. Il imagine une joute entre le gros bonhomme rubicond et un personnage vert, plus conforme à l'image traditionnelle de Saint-Nicolas. C'est surprenant mais Coca-Cola ne s'oppose pas au projet. Cependant Chabat, rebuté par la perspective de longues négociations, remanie son scénario.



Quelques jours avant la distribution des cadeaux, les 9 000 lutins et lutines de l'atelier de jouets tombent malades. La Mère Noël (Audrey Tautou) expédie fissa son homme à la pharmacie pour en rapporter de la vitamine C. Le traîneau attelé de douze rennes est attiré par un gros jouet brillant : le Moulin Rouge. Santa se pose sur la terrasse des trois satrapes qu'il prend pour un vulgaire parking. Sait-il qu'en ces lieux résidaient deux poètes : Jacques Prévert et Boris Vian ?

Après avoir insisté trop lourdement pour se procurer des milliers de tubes de médicaments auprès d'un apothicaire ébahi, Santa se retrouve au poste. Il va réussir à convaincre l'un des policiers et sa famille de l'aider et de nourrir les rennes. De vrais animaux, pas des bestiaux de synthèse. En leur honneur, la première du film aura lieu dans la capitale bretonne. Oui, Rennes, vous avez deviné !

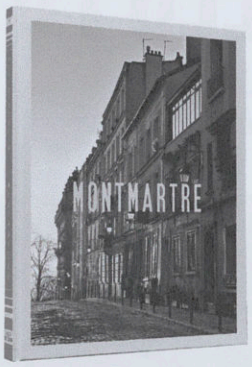
Ce film à gros budget déborde d'effets spéciaux. Bruno Sanches et Louise, la fille d'Alain Chabat, incarnent à eux seuls la totalité des lutins. Le tournage s'est déroulé sur le grand plateau de la cité du cinéma de Saint-Denis. Sur fond bleu puisque Santa s'habille en vert.

Ce père Noël là n'était pas une ordure. Il a généreusement offert les maquettes des décors à la Cinémathèque et les jouets vus dans le film à des associations caritatives.● MONIQUE LOUBESKI

LIVRE/PHOTO

MONTMARTRE EN PLEIN CŒUR

Gaël Lesage et Dominique Dugay sont photographes. Ensemble, ils ont créé la Galerie des couleurs, où ils proposent leur vision de Montmartre (et parfois de Paris) en de beaux tirages encadrés. Ensemble, ils ont également conçu un ouvrage – sobrement intitulé *Paris Montmartre* – qui permet d'emporter avec soi leurs clichés de la Butte. Ces passionnés du quartier y ont même imaginé une histoire pour accompagner leurs prises de vues (à toute heure et en toutes saisons), celle de Brigitte et Pierre, deux inconnus qui se rencontrent à fleur de pavé. Un bel objet souvenir qui existe également en version anglaise, et 65 pages qui feront plaisir à bien des amoureux de Montmartre. ● S.M.



En vente (40 €) à la Galerie des couleurs, 7 rue Drevet, ouvert tous les jours de 11 h à 19 h, métro Abbesses. lagaleriedescouleurs.com

PHOTO

BRUNO LEMESLE - CARNETS DE VOYAGE

Depuis 1981, Bruno Lemesle, fasciné par la Goutte d'Or, compose au fil du temps une mémoire visuelle de ce quartier. Ses photos « offrent une vision, toute en subjectivité, de ce qui [lui] semble important afin d'appréhender l'âme d'un espace urbain hors du commun. » Le livre *Carnets de voyages - La Goutte d'Or* est en vente en caisse du cinéma. ● A.K.

Jusqu'au 7 janvier au Louxor, 170 boulevard Magenta, métro Barbès-Rochechouart, de 14 h à 21 h.

SPECTACLE

AU MICRO, TOUS LES MOTS DE LA VIE

Chaque mois, le 360 Paris Music Factory consacre une scène ouverte au slam. Un pur moment de poésie, une bulle hors du temps où ne comptent plus que le verbe et le rythme.

Je ne sais pas si j'ai un style, mais j'ai un sty-lo ». Ces quelques mots de Jacky Ido ont entamé avec poésie la dernière soirée Slamaleikoum offerte par le 360 Paris Music Factory. Ce soir-là, Stéphanie, Dreano, Seb, Lucia, Dji, Mata, Anya, John et bien d'autres... sont montés sur scène. Certains connaissaient leur texte par cœur, d'autres pas. Certains étaient déjà reconnus, d'autres nouveaux venus, tous réunis par l'amour de la langue française et du rythme.

Un lundi par mois, la scène ouverte installée dans le bar-restaurant de ce lieu de culture installé au cœur de la Goutte d'Or depuis maintenant trois ans, accueille les amateurs de slam, ceux qui aiment l'écouter comme ceux qui apprécient de le scander. L'accès est libre, il suffit de commander une consommation... Et de ne pas arriver trop tard car la soirée est courue. « *En été on laisse les baies vitrées ouvertes et la terrasse sur le trottoir est aussi pleine à craquer* », assure l'animateur.

Jacky Ido, slameur et comédien, est un expert. L'artiste faisait déjà partie de l'aventure du café culturel à Saint-Denis où Grand Corps Malade fit ses classes. Si cet établissement a fermé, le slam s'est depuis diffusé un peu partout en France.

Une scène de l'écoute et de la bienveillance

Petit carnet en main, Jacky entame chaque soirée en y inscrivant les participants qui ont décidé de monter sur scène et présente chaque artiste avec gourmandise. Certains sont comédiens, écrivains, auteurs en tous genres, d'autres écrivent juste pour leur plaisir.

Jean-Michel Delage

Mais tous les textes touchent leur cible : drôles, émouvants, saisissants et parfois très personnels. « *C'est une scène de l'écoute et de la bienveillance* », explique Jacky avec ce large sourire qui met chacun très vite à l'aise. « *Parce que le slam c'est ce moment d'humanité que l'on partage ensemble. Ce n'est pas un truc de performance.* » Et même si le principe ici c'est « un texte dit, un verre gratuit », « *la principale récompense c'est l'attention du public* », résume Jacky.

Un public qui écoute — presque religieusement —, immédiatement conquis par la qualité des mots, des vers, des strophes qui font claquer le verbe avec assurance. ● SANDRA MIGNOT

Prochain Slamaleikoum le lundi 11 décembre, 19 h 30 au 360 Paris Music Factory, 32 rue Myrha, métro Château Rouge, entrée libre. https://le360.paris.com

ELISA SHUA DUSAPIN, LAURÉATE DU WEPLER

Le prix Wepler-Fondation La Poste, qui récompense des écrivains émergents, a été attribué à la romancière franco-suisse Elisa Shua Dusapin pour *Le Vieil Incendie*. Ce roman publié par un éditeur suisse, Zoe, raconte le tête-à-tête entre deux sœurs, dont l'une est aphasique, au moment de vider une maison familiale qui va être vendue. Le prix est doté d'une récompense de 10 000 €. C'est le quatrième roman de cette autrice de 31 ans, révélée en 2016 par *Hiver à Sokcho*. La « mention spéciale », dotée de 3 000 €, a été décernée à Arthur Dreyfus pour *La Troisième Main* (éditions POL), étonnante fiction sur un jeune homme qui se fait greffer un bras sur le ventre. ● S.M.

LE COUP DE CŒUR DU LIBRAIRE

À l'écart des projecteurs du grand circuit médiatique, nos libraires ont des pépites à proposer aux lecteurs. Ce mois-ci, Julien de la librairie Vendredi recommande deux ouvrages.

Le libraire propose **Herbier de prison (1915 – 1918)** de Rosa Luxemburg, préfacé par Muriel Pic et édité par Héros-Limite, un éditeur suisse. « *C'est très émouvant de voir tout ce qu'elle a collecté patiemment, herbes, fleurs dans le petit jardin de la prison ou lors des sorties auxquelles elle avait droit.* » La militante révolutionnaire et pacifiste était en détention préventive pendant la guerre de 14-18. Les planches de l'herbier sont magnifiquement reproduites avec des notations manuscrites concernant la date, le nom de la plante, parfois en français, le lieu par exemple « cour de l'infirmerie ». L'herbier a pu être réalisé grâce à l'amitié sans faille de quelques femmes, dont la féministe Clara Zetkin qui lui envoyèrent par lettres des spécimens séchés ou des bouquets de fleurs fraîches. Le livre, très original, touchant, est accompagné de cette correspondance où il est question de botanique, de nature, de romantisme allemand, d'amour de toutes créatures, et cela « *en dépit de l'humanité* ».

Julien retient également le livre de Miyo Vestrini, autrice vénézuélienne qui s'est suicidée il y a quelques années **Grenade dans ma bouche** édité par l'Extrême Contemporain. C'est une anthologie où se trouvent réunis poèmes, fragments, proses et images d'archives, indissociables d'une vie révolutionnaire, intimement liée au destin des avant-gardes vénézuéliennes. Un livre « *qui révèle une autrice à la fois très douce, révoltée et très libre* ». ● DANIELLE FOURNIER

Librairie Vendredi 67 rue des Martyrs, 9e, métro Pigalle

PASCAL MAILLOU
UN CHEF ÉCLAIRÉ POUR LES FUTURS CHEFS

Le proviseur du lycée professionnel Belliard, campagnard dans l'âme qui a adopté le 18e, est une personnalité dévouée à son métier.

Il y a, au 135 de la rue Belliard, un lycée public hôtelier unique en son genre, à la fois lycée professionnel, CFA, Greta (centre de formation continue des adultes) et une section pâtisserie. Et à la tête de cette communauté éducative de 700 personnes (dont 600 élèves) un proviseur, Pascal Maillou, personnage à la fois physiquement et mentalement très carré mais aussi foisonnant, passionné et intarissable sur toutes ses expériences vécues.

Bien qu'installé depuis seulement quatre ans dans l'arrondissement, il semble faire corps depuis toujours avec son établissement. Campagnard dans l'âme, lui qui toute sa carrière avait clamé « *tout sauf Paris* », a choisi ce lycée pour sa structure et sa localisation. Il s'est dit qu'il « *allait y être bien* ». Et surprenant tout le monde, lui le premier, il s'est très vite acclimaté à la capitale et n'a même pas demandé sa mutation. Il en apprécie la vie culturelle mais aussi sa vie de quartier à laquelle il s'est bien intégré. « *On ne s'y sent pas anonyme,* remarque-t-il. *Je suis attaché à ce quartier populaire, pas trop "bobo"* ». Il en aime la mixité et ne craint pas d'en affronter les difficultés. Car il a un côté « *très familial dans la journée du fait de ses trois écoles. Après 19 h, c'est autre chose* ». Pascal Maillou se réjouit aussi de la future piscine en construction et de la proximité du stade.

Thierry Nectoux

Le socle sur lequel s'est bâti cet homme était solide. Fils de parents ouvriers qui ont travaillé à l'imprimerie Aubin, au sud de Poitiers, et pour qui la valeur travail était centrale, quatrième d'une famille de huit enfants, il y a aussi acquis celle de la fraternité, puisque, très jeune, il a dû s'occuper de ses frères et sœurs. « *Depuis, je sais tout faire* », dit-il en riant. Il a développé par ailleurs une appétence pour les autres cultures et une rigueur intellectuelle. L'homme a eu de nombreuses vies avant de débarquer dans le 18e, l'enseignement agricole, un poste de maire-adjoint… Possédé par l'écriture et la poésie, il a monté deux spectacles et, aujourd'hui encore, écrit des chansons.

Le lycée hôtelier, une vocation

C'est au lycée hôtelier de Civray, où il atterrit, qu'il attrape le virus de ce type d'établissement. « *Le rapport direct m'a beaucoup plu. Le lycée hôtelier, c'est la vie.* » En 2015, à 50 ans, c'est le grand saut : le voilà pour quatre ans à Tahiti où il s'immerge dans la culture polynésienne, alors que rien ne l'y prédisposait. Il y dirige « *l'un des plus gros lycées hôteliers de la République française* ». Un établissement à faire rêver, avec un hôtel de vingt chambres donnant sur le lagon, trois restaurants, une boutique. Souhaitant valoriser les Polynésiens sur le plan professionnel, il y développe la participation au concours de meilleur apprenti de France. Pour lui, c'est l'occasion de vanter le système des lycées publics hôteliers français enviés dans le monde, présents dans toutes les régions et offrant des formations qui s'appuient sur la gastronomie régionale. Et où des clients aux revenus modestes peuvent venir, comme au lycée Belliard où il est heureux de voir des gens simples s'attabler régulièrement pour des menus semi-gastronomiques.

> « Au lycée Belliard, il est heureux de voir des gens simples s'attabler régulièrement pour des menus semi-gastronomiques. »

Un tandem complémentaire

C'est grâce à Mohammed Tahrat, son proviseur adjoint, grand connaisseur de l'arrondissement et Parisien dans son for intérieur, qu'il a pu faire « *un stage accéléré sur Paris et le 18e* ». Pascal Maillou l'appelle « le chef-adjoint ». « *On s'est très vite très bien entendus* » approuve aussi Mohammed Tahrat en souriant, quand le proviseur confirme : « *On s'est bien trouvés. C'est très agréable d'avoir un tel compagnonnage.* » L'adjoint souligne le professionnalisme de Pascal Maillou : « *C'est un fonceur, qui agit et pense vite, très agile intellectuellement. Il a le souci du confort de tous.* » Comme le confirme Chantal Poïnama, agent d'accueil du lycée depuis vingt ans : « *Très à l'écoute, très réactif, très humain il a fait repeindre les classes, arranger la cour, refaire le foyer des élèves, autorisé un petit jardin* ». Jardin qui comprend un potager, une ruche, de la vigne et que le proviseur souhaite développer.

Il pense que sa fonction doit être fortement incarnée et cette idée, il l'applique aussi à la gestion de l'établissement. Il prône un management participatif fondé sur la confiance et la bienveillance, permettant à chacun de valoriser ses capacités. L'homme se sent « *chef d'orchestre même si ce n'est pas lui qui fait la musique* ». Surtout Mohamed Tahrat apprécie qu'il soit « *bien campé sur ses valeurs, qu'il place très haut et ne cède pas sur les principes républicains, tout en étant compréhensif, souple et pragmatique* ».

La fraternité, ça s'entretient

Pour Pascal Maillou « *il faut donner sa chance à chacun, quels que soient son milieu, sa religion, son sexe… Et donner plus à ceux qui en ont le plus besoin. Face à l'inégalité des chances, il faut une discrimination de moyens pour rattraper le coup, instaurer une équité pour qu'il y ait une égalité de destin.* » Cela suppose aussi de croire en la jeunesse. Pour lui, la fraternité n'est pas accessoire, ça s'entretient, ça donne du liant et pour cela il faut une estime réciproque. Il ne supporte aucune forme de racisme qui pour lui, serait une façon de « *nier une partie de soi-même, de sa propre humanité* ». Il est fier d'annoncer que les élèves du lycée sont issus de quarante pays des cinq continents et que 40 % des élèves sont de nationalité étrangère. La laïcité est centrale dans son credo : « *La classe est un espace magique et sacré.* » Pour ce fils d'ouvriers, l'école est là pour émanciper, loin des façons de penser imposées. Il ne faut pas « *de signes ostentatoires, qui réduisent les êtres à un destin tout tracé, leur religion, leur ordre social … C'est à l'individu de choisir.* »

Aujourd'hui, le nouvel objectif de cet homme qui, selon Mohammed Tahrat « *n'a jamais le cerveau au repos* » est de promouvoir le lycée Belliard pour les prochaines décennies. L'établissement vient de décrocher le label de premier lycée de France des métiers de la gastronomie durable. Et avec lui, il veut faire rayonner le 18e. Mais c'est une autre histoire à raconter. ●

DOMINIQUE ANDRÉANI